

ANNÉE 1931

THÈSE

N° 495

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE  
(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

BURILL IVES-MARIE-PAUL-JEAN

Né à Amboise (Indre-et-Loire), le 3 Septembre 1895

---

LA

MARQUISE DE SÉVIGNÉ

DOCTEUR EN MÉDECINE

(in honoris causa)

---

*Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur*

---

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

---

1931

504

**THÈSE**

**POUR**

**LE DOCTORAT EN MÉDECINE**



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

---

ANNÉE 1931

# THÈSE

N° \_\_\_\_\_

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

BURILL IVES-MARIE-PAUL-JEAN

Né à Amboise (Indre-et-Loire), le 3 Septembre 1895

---

LA

# MARQUISE DE SÉVIGNÉ

DOCTEUR EN MÉDECINE

(in honoris causa)

---

*Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur*

---

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

---

1931

I. — PROFESSEURS

MM.

|                                                                        |                    |
|------------------------------------------------------------------------|--------------------|
| Anatomie. . . . .                                                      | ROUVIERE.          |
| Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expériment <sup>l</sup> .    | GRÉGOIRE.          |
| Physiologie. . . . .                                                   | BINET.             |
| Physique médicale. . . . .                                             | STROHL.            |
| Chimie médicale. . . . .                                               | DESGREZ.           |
| Bactériologie. . . . .                                                 | LEMIERRE.          |
| Parasitologie et histoire naturelle médicale. . . . .                  | BRUMPT.            |
| Pathologie et thérapeutique générales. . . . .                         | BAUDOUIN.          |
| Pathologie médicale. . . . .                                           | CLERC.             |
| Pathologie chirurgicale. . . . .                                       | LENORMANT.         |
| Anatomie pathologique. . . . .                                         | ROUSSY.            |
| Histologie. . . . .                                                    | CHAMPY.            |
| Pharmacologie et matière médicale. . . . .                             | TIFFENEAU.         |
| Thérapeutique. . . . .                                                 | LŒPER.             |
| Hygiène et médecine préventive. . . . .                                | TANON.             |
| Médecine légale. . . . .                                               | BALTHAZARD.        |
| Histoire de la médecine et de la chirurgie. . . . .                    | LAIGNEL-LAVASTINE. |
| Pathologie expérimentale et comparée. . . . .                          | RATHERY.           |
| Hydrologie, thérapeutique et climatologie . . . . .                    | M. VILLARET.       |
| Clinique médicale. . . . .                                             | CARNOT.            |
|                                                                        | BEZANÇON.          |
|                                                                        | ACHARD.            |
|                                                                        | Marcel LABBÉ.      |
| Hygiène et clinique de la première enfance. . . . .                    | LEREBOULLET.       |
| Clinique des maladies des enfants. . . . .                             | NCBÉCOURT.         |
| Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale. . . . . | H. CLAUDE.         |
| Clinique des maladies cutanées et syphilitiques. . . . .               | GOUGEROT.          |
| Clinique des maladies du système nerveux. . . . .                      | GUILLAIN.          |
| Clinique des maladies infectieuses. . . . .                            | TEISSIER.          |
| Clinique chirurgicale. . . . .                                         | DELBET.            |
|                                                                        | CUNÉO.             |
|                                                                        | LEJARS.            |
| Clinique ophtalmologique. . . . .                                      | GOSSET.            |
| Clinique urologique. . . . .                                           | TERRIEN.           |
|                                                                        | LEGUEU.            |
| Clinique d'accouchements. . . . .                                      | COUVELAIRE.        |
|                                                                        | BRINDEAU.          |
|                                                                        | JEANNIN.           |
| Clinique gynécologique. . . . .                                        | J.-L. FAURE.       |
| Clinique chirurgicale infantile et orthopédie. . . . .                 | OMBRÉDANNE.        |
| Clinique thérapeutique médicale. . . . .                               | VAQUEZ.            |
| Clinique oto-rhino-laryngologique. . . . .                             | SEBILEAU.          |
| Clinique thérapeutique chirurgicale. . . . .                           | Pierre DUVAL.      |
| Clinique propédeutique. . . . .                                        | SERGENT.           |
| Clinique de la tuberculose. . . . .                                    | Léon BERNARD.      |
| Professeur sans chaire. . . . .                                        | MAUCLAIRE.         |



## II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

| MM.                                             | MM.                                                 |
|-------------------------------------------------|-----------------------------------------------------|
| ALAJOUANINE. . . . . Neurologie et psychiatrie. | JOANNON . . . . . Hygiène.                          |
| AUBERTIN. . . . . Pathologie médicale.          | LABBÉ (Henri). . . . . Chimie biologique.           |
| BÉNARD (Henri). Pathologie médicale.            | LAROCHE (Guy). Pathologie médicale.                 |
| BROCQ. . . . . Pathologie chirurgicale.         | LEMAITRE. . . . . Oto-rhino-laryngologie.           |
| BRULÉ. . . . . Pathologie médicale.             | LEVEUF. . . . . Pathologie chirurgie.               |
| CADENAT. . . . . Pathologie chirurgicale.       | LÉVY-VALENSI. . . . . Neuro-psychiatrie.            |
| CATHALA. . . . . Pathologie médicale.           | LIAN. . . . . Pathologie médicale.                  |
| CHABROL. . . . . Pathologie médicale.           | MILLOT. . . . . Histologie.                         |
| CHALLEY-BERT. Physiologie.                      | MONDOR. . . . . Pathologie chirurgie.               |
| CHEVALLIER. . . Pathologie médicale.            | MOREAU. . . . . Pathologie médicale.                |
| DE GAUDART D'ALLAINES Pathologie chirurgicale.  | MOULONGUET. . . Pathologie chirurgie.               |
| DOGNON. . . . . Physique.                       | MOURE. . . . . Pathologie chirurgie.                |
| DONZELOT. . . . Pathologie médicale.            | MULON. . . . . Histologie.                          |
| ÉCALLE. . . . . Obstétrique.                    | OBERLING. . . . . Anatomie pathologique.            |
| FEY. . . . . Urologie.                          | OLIVIER. . . . . Anatomie.                          |
| GARNIER. . . . . Pathologie expérimentale.      | PIÉDELIEVRE. . . Médecine légale.                   |
| GASTINEL. . . . Bactériologie.                  | PORTES. . . . . Obstétrique.                        |
| GATELLIER. . . . Pathologie chirurgicale.       | QUÉNU. . . . . Pathologie chirurgicale.             |
| GIROUD. . . . . Histologie.                     | RICHET. . . . . Physiologie.                        |
| HARVIER. . . . . Pathologie médicale.           | SAUNIE. . . . . Chimie biologique.                  |
| HAZARD. . . . . Pharmacologie.                  | SÉZARY. . . . . Dermatologie et syphiligraphie.     |
| HOVELACQUE. . . Anatomie.                       | VALLERY-RADOT (Pasteur). . . . Pathologie médicale. |
| HUGUENIN. . . . Anatomie pathologique.          | VAUDESCAL. . . . Obstétrique.                       |
| HUTINEL. . . . . Pathologie médicale.           | VELTER. . . . . Ophtalmologie.                      |
|                                                 | VERNE. . . . . Histologie.                          |
|                                                 | VIGNES. . . . . Obstétrique.                        |

## III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

| MM.                                  | MM.                           |
|--------------------------------------|-------------------------------|
| BUSQUET. . . . . Pharmacologie.      | NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.  |
| GUÉNIOT. . . . . Obstétrique.        | RETTERER. . . . . Histologie. |
| LEQUEUX. . . . . Obstétrique.        | ZIMMERN. . . . . Physique.    |
| LEROUX. . . . . Anatom. patologique. |                               |

# IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

| MM.                 |                         | MM                |                                    |
|---------------------|-------------------------|-------------------|------------------------------------|
| ABRAMI . . . . .    | } Clinique médicale     | HEITZ-BOYER . .   | } Clinique chirurgicale<br>(suite) |
| CHIRAY . . . . .    |                         | MATHIEU . . . .   |                                    |
| DEBRÈ . . . . .     |                         | MOCQUOT . . . .   |                                    |
| DUVOIR . . . . .    |                         | PROUST . . . . .  |                                    |
| FIESSINGER . . . .  |                         | SCHWARTZ . . . .  |                                    |
| LÉIGNEL-LAVASTINE . |                         | LE LORIER . . . . |                                    |
| BASSET . . . . .    | } Clinique chirurgicale | LÉVY-SOLAL . . .  | } Clinique obstétricale            |
| CHEVASSU . . . . .  |                         | METZGER . . . . . |                                    |

# V. — CHARGÉS DE COURS

|                                                    |                                                                                                                                               |
|----------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| MM. MAUCLAIRE, professeur<br>sans chaire . . . . . | } Chargé du cours de chirurgie orthopédique<br>chez l'adulte pour les accidents du travail,<br>les mutilés de guerre et les infirmes adultes. |
| FREY . . . . .                                     |                                                                                                                                               |
| CHAILLEY-BERT (agrégé) .                           | Stomatologie.                                                                                                                                 |
| LEDOUX-LEBARD . . . . .                            | Éducation physique.                                                                                                                           |
| WEILL-HALLÉ . . . . .                              | Radiologie clinique.                                                                                                                          |
|                                                    | Puériculture.                                                                                                                                 |

*Par délibération en date du 9 Décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.*

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MA FEMME

MEIS ET AMICIS

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

PROFESSEUR D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE  
ET DE LA CHIRURGIE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

*En témoignage de vive reconnaissance  
pour son bienveillant accueil et l'hon-  
neur qu'il nous fit en acceptant la pré-  
sidence de cette thèse.*

## Avertissement

---

Le titre de cet ouvrage étonnera plus d'un lecteur. Si Mme de Sévigné a « fait de la médecine », ceci n'implique point qu'elle l'ait étudiée ; elle en aurait même été fort surprise, si quelqu'un s'était avisé de lui en faire la remarque. Mme de Sévigné a écrit sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, et ses « lettres » pourraient servir de thèmes à bien des commentaires sur la société, la cour, les guerres, la religion, les sciences et les arts au XVII<sup>e</sup> siècle. Mais, c'est en médecin que nous analyserons aujourd'hui sa correspondance avec sa famille et ses intimes, et c'est en « confrère » que nous la présenterons.

Afin de nous imprégner des mœurs du temps où la marquise vécut, il nous a paru intéressant de dépeindre sa personnalité et le cadre où elle évolua. Ensuite, nous avons extrait de ses « lettres » tout ce qui avait trait à notre profession ; le tout réparti en plusieurs chapitres, où nous verrons Mme de Sévigné se « piquer de médecine », « faire son cours », donner des « consultations » à sa fille, écouter les « diableries » de son fils, et suivre les conseils de ses « confrères ». Enfin, étonnés nous-mêmes par l'abondance de la partie médicale

dans ce volumineux courrier, il nous a semblé plaisant de doter la marquise d'un titre fantaisiste, afin de pouvoir ironiquement, mais sans malveillance, la traduire devant les tribunaux pour exercice illégal de la médecine.

Saint-Simon disait qu'il fallait avoir deux mois de vacances pour lire avec profit les lettres de Mme de Sévigné ; nous avons suivi son conseil.

---

## **Madame de Sévigné** **super-mondaine du XVII<sup>e</sup> siècle**

---

A rebours des habitudes consacrées par l'usage, nous nous étendrons fort peu sur les considérations généalogiques de Mme de Sévigné. Chacun les connaît peu ou prou, et ce remplissage, indispensable pour certains, nous a semblé hors de propos.

Il nous suffira de dire qu'elle était bourguignonne, d'une race chevaleresque et pieuse qui a compté des héros et des saints, ce dont, en bonne aristocrate, elle tirait quelque vanité. Orpheline à sept ans, elle fut élevée par des parents âgés, dans l'austère château de Bourbilly, en Auxois. L'impression des belles scènes pastorales a beaucoup influé sur son talent d'écrivain qui doit presque tous ses charmes à la nature. Elle parle rarement sans émotion de l'aménité des champs, du repos et de la solitude, et c'est là qu'elle s'entretient dans la pratique facile d'une philosophie calme et religieuse. La mélancolie est une muse champêtre ; relisez Virgile, et bien que ce poète déserta de bonne heure la campagne, vous entendrez dans ses descriptions de la nature le frémissement des bocages et le murmure des ruisseaux dévalant les collines de Lombardie.

Mariée à dix-huit ans, on dit que la marquise aimait son mari sans l'estimer (1), que ce fut une amitié par « reverbération », que celui-ci estimait sans aimer la femme la plus aimable de son temps, et qu'il était plus sensible aux charmes dévergondés de plusieurs autres. Une querelle survenue entre lui et le chevalier d'Albret, à propos de Mme de G..., lui coûta la vie en duel. Il laissa une veuve de vingt-quatre ans, un fils qui devait mourir sans postérité, une fille qui épousa le comte de Grignan et un patrimoine suffisamment écorné.

Mme de Sévigné brillait alors de toute la fleur de sa jeunesse, et si elle le disputait en grâces aux plus jolies femmes de la cour, elle les surpassait toutes par son esprit. L'abbé d'Arnauld (2) nous dit dans ses Mémoires : *« Il me semble que je la vois telle qu'elle me parût la première fois que j'eûs l'honneur de la voir, arrivant dans le fond de son carrosse tout ouvert, au milieu de monsieur son fils et de mademoiselle sa fille : tous trois tels que les poètes représentent Latone au milieu du jeune Apollon et de la petite Diane, tant il éclatait d'agréments et de beauté dans la mère et dans les enfants »*. Ce tableau, emprunté à la mythologie, nous explique

---

(1) In : Mémoires, de Conrard. Il ajouta même : « Que ne l'estimant pas, elle avait cela de commun avec la plupart des honnêtes gens ». Sévigné ne se donnait pas la peine de cacher à sa femme son indifférence. Il lui disait quelquefois qu'il croyait qu'elle eût été très agréable pour un autre, mais que pour lui, elle ne lui pouvait plaire. Pour tenir un pareil langage à une si aimable femme, qui l'aimait, il fallait certes qu'à la légèreté de son caractère et de ses mœurs, il joignit assez de brutalité. C'est surtout ce que dans le langage du temps on voulait dire en lui refusant la qualité d'honnête homme.

(2) Frère d'Arnaud de Pomponne.

que les ardents admirateurs et les adorateurs empressés ne pouvaient manquer à cette jeune veuve. La presse contemporaine, déjà si insolente et si brutale, n'a pas osé lui prêter la plus petite aventure, bien que les plus rebutés n'aient jamais suspendu leurs assiduités. Il faudrait vraiment de l'imagination pour broder sur les tentatives infructueuses de son cousin Bussy-Rabutin (1), la plus dangereuse plume de France, du spirituel chevalier de Méré, de l'austère Ménage, du piquant conte du Lude, du prince de Conti, et jusqu'à ce redoutable Surintendant des Finances (2), qui, malgré l'insinuation calomnieuse de Boileau, trouva en elle une « cruelle », mais aussi une amie fidèle au moment de son procès retentissant. Il semble que la marquise joignait aux rares avantages dont le ciel l'avait pourvue un attrait particulier qui changeait en estime, en respect et en amitié les passions les plus vives. Quelle influence la tendresse partagée d'un puriste, d'un philologue, d'un homme frotté de grammaire, d'étymologie et de latin, aurait pu exercer sur un si parfait naturel ? Qu'on s'imagine Mme de Sévigné éprise d'un Vadius, ou plutôt qu'on ne s'imagine rien, car Mme de Sévigné ne serait pas.

Fut-elle continente par sacrifice, par piété, par fidélité conjugale posthume, ou par respect maternel ?

---

(1) Son cousin Bussy-Rabutin se vengea basement en faisant de la marquise un tableau inexact dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, ce dont il manifesta plus tard son repentir. Sa cousine ne lui en tint d'ailleurs jamais rigueur.

(2) N'avait-il pas comme devise orgueilleuse : « Quo non ascendam ».

C'est peu vraisemblable, surtout à une époque où le libertinage était le corollaire habituel de la vie mondaine. Il serait fort honorable pour Mme de Sévigné qu'elle eût trouvé de pareils « préservatifs » pour ne point se lancer dans des aventures dont son entourage ne se privait guère. Si tout en elle, dans ses expressions comme dans ses pensées, laisse deviner une hyper-affectivité, si son style parfois grivois, mais tout à fait de mise alors, fait supposer un certain tempérament, il y a tout lieu de penser que son volage époux se soucia fort peu de le découvrir et de le développer.

Aussi, la passion, qui absorba toutes les facultés de cette âme aimante, fut celle qu'elle porta à sa fille, et l'expression dont nous nous servons pour la définir n'est pas trop exagérée, puisque d'Andilly la comparait à l'idolâtrie païenne (1).

Le mariage de la belle Françoise-Marguerite avec le comte de Grignan sépara la fille de sa mère (2) par des distances que notre industrie moderne rapproche tous les jours, mais qui paraissaient fort grandes alors. C'est à peu près le seul malheur qui ait affligé la vie de Mme de Sévigné depuis la mort de son mari ; mais il fut si grand si on le mesure au vide immense de ce cœur maternel qui ne vivait plus que d'un sentiment. Le temps même qui soulage les douleurs avait augmenté celle-ci, et de fréquents voyages en Provence où M. de Grignan était fixé par les fonctions de son gouvernement, resser-

---

(1) Il lui promettait l'enfer comme récompense.

(2) M. de Grignan était lieutenant-général en Provence.

rèrent de plus en plus les liens d'une affection si naturelle et si pure, par une longue alternative de nouvelles entrevues et de séparations nouvelles (1). « *Je veux vous écrire tous les soirs, ma chère enfant, rien ne me peut contenter que cet amusement. Je tourne, je marche, j'eux reprendre mon livre ; j'ai beau retourner une affaire, je m'ennuie, et c'est mon écritoire qu'il me faut Il faut que je vous parle, et qu'encore que cette lettre ne parte ni aujourd'hui, ni demain, je vous rends compte tous les soirs de ma journée* »... Tant d'amour eut sa récompense ; c'est dans un de ses voyages que Mme de Sévigné mourut entre les bras de sa fille, à l'âge de soixante-neuf ans et deux mois.

Voilà, à bien peu de choses près, le curriculum vitæ de Mme de Sévigné. Le reste se compose de petits faits, et surtout d'émotions et de pensées qu'il ne faut apprendre que d'elle-même.

Comme femme de lettres, si elle en écrivit beaucoup, elle ne chercha pas la perfection du style ; c'est une excellente mère éloignée de sa fille, incessamment tourmentée du besoin de correspondre avec elle, comme si elle était présente, et dont la sensibilité s'est élevée sans effort. Otez-lui sa fille adorée dont émanent toutes ses inspirations, ou bien, si vous ne vous sentez pas plus capable que nous de cette fiction cruelle, faites mieux, laissez-lui sa fille sous la condition si douce de ne s'en séparer jamais, vous lui rendrez tout le bonheur qui lui a

---

(1) Lettre à Mme de Grignan ; la descente de la Loire, Blois (9 mai 1680).

manqué sur la terre, mais vous lui enlèverez en même temps tout l'éclat de son talent admirable qui l'a distinguée des autres femmes ; Mme de Sévigné ne serait plus alors qu'une personne extrêmement spirituelle, comme les la Suze, les la Fayette, les Deshoulières de son époque, et, peu jalouse de cette renommée qu'elle n'a jamais briguée, elle nous lèguerait tout au plus son nom dans quelques billets fort bien tournés, à ses parents et à ses amis. Aussi, pour notre égoïste satisfaction, devons-nous préférer savoir sa fille éloignée d'elle, pour lui donner l'occasion de lui écrire en toute simplicité, en toute liberté de langage, et laisser à sa plume la « bride sur le cou ». Voilà les bonnes lettres ! Nous y trouverons les mille et une recommandations, l'anecdote mystérieuse que l'on ne dit qu'à l'oreille, la phrase parfois inculte, même incorrecte, mais vive et pittoresque dont on n'oserait se servir devant un auditoire précieux, l'abandon, l'effusion, la spontanéité, la négligence, jusqu'à la badinerie grivoise et bien gauloise.

Comme mondaine, Mme de Sévigné le fut dans toute l'acception du mot, et il ne pouvait en être autrement. Elle vivait dans le sillage même de la cour où Louis XIV exigeait une étiquette, dont il était le premier esclave. Le snobisme était une raison d'état, parmi un parterre de beaux esprits et d'intelligences triés sur le volet, qui s'excitaient mutuellement pour produire ce qu'il y avait de plus éclectique. S'accommoder, s'approprier à l'esprit des autres, en recevoir le choc qui anime le sien, ne rien inventer, mais prêter un charme nouveau aux idées qui

viennent du dehors, les rajeunir, les rafraîchir, par la vivacité du sentiment et la finesse de l'expression, c'est le caractère et le charme de la femme. Mme de Sévigné est bien femme; elle s'adapta sans difficulté au « bel air » sans verser dans la préciosité dont Molière se moqua sans ménagement. Sa naissance et sa finesse naturelle lui évitèrent de commettre pareille erreur; elle nous représente au contraire la femme du monde-type du XVII<sup>e</sup> siècle.

Ainsi comprendrons-nous maintenant, pourquoi elle est autorisée à prendre la parole à propos de tout, parfois un peu à tort et à travers il est vrai, mais il n'est point de rose sans épine, et nous lui pardonnerons de grand cœur même ses contradictions. Elle répète, colore, agrémente tous les « potins » du jour. Beaucoup de nos mondaines sont aujourd'hui incapables de vivre autrement : deux tasses de thé, le coiffeur à la mode, le couturier dernier cri, le petit chien indispensable, le médicament qui « redonne la ligne ». Molière ne se gêna pas de se gausser des Trissotin et des Armande, des Argan et des Diafoirus, aux grands éclats de rire d'une cour trop fate pour se reconnaître.

Mme de Sévigné met sa fille au courant de tous les faits et gestes du jour ; elle lui raconte les plus menus événements, mélangés aux faits divers ; le tout assaisonné d'un grain de sel attique sans lequel ces nouvelles seraient fades. Voici par exemple, comment elle annonce à sa fille la mode des cheveux coupés. Dès l'abord, Mme de Sévigné en est offusquée ; même le Roi s'en est pâmé de rire : « *Je pus voir l'autre jour cette duchesse de*

Vendôme, elle était belle comme un ange (1). Mme de Nevers y vint coiffée à faire rire ; il faut m'en croire, car vous savez comme j'aime la mode. La Martin (2) l'avait bretaudée (3) par plaisir comme un patron de mode excessive. Elle avait donc tous les cheveux coupés sur la tête et frisés naturellement par cent papillottes qui lui font souffrir toute la nuit mort et passion. Tout cela fait une petite tête de chou ronde, sans nulle chose par les côtés, toute la tête nue et hurlupée. Ma fille, c'était la plus ridicule chose qu'on pût s'imaginer : elle n'avait point de coiffe ; mais encore passe, elle est jeune et jolie, mais toutes ces femmes de Saint-Germain et cette la Mothe se font testonner par la Martin. Cela est au point que le Roy et les dames en pâment de rire : elles en sont encore à cette jolie coiffure que Montgobert (4) sait si bien : les boucles renversées, voilà tout ; elles se divertissent à voir outrer cette mode jusqu'à la folie »..... Deux semaines plus tard, cette mode des cheveux coupés commence à agacer Mme de Sévigné, mais cette agacerie se traduit déjà par une pointe de jalousie : « Les coiffures hurluberlu m'ont fort divertie, il y en a que l'on voudrait souffleter (5). La Choiseul ressemblait, comme dit Ninon (6), à un printemps d'hôtellerie comme deux gouttes d'eau : cette comparaison est excellente ». Mais comme Mme de Sévigné « aime la mode »,

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (18 mars 1671).

(2) Grande coiffeuse des dames de la cour.

(3) Lisez : tondue irrégulièrement.

(4) Femme de chambre de Mme de Grignan.

(5) Lettre à Mme de Grignan (1<sup>er</sup> avril 1671).

(6) Ninon de l'Enclos.

son-aversion sera de courte durée. En effet, trois jours plus tard elle écrivait à sa fille (1) : « *Je vous mandai l'autre jour la coiffure de Mme de Nevers et dans quel excès la Martin avait poussé cette mode ; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée, et qu'il faut vous apprendre afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos oreilles, qui sont défrisées en un moment, qui siéent mal, et qui ne sont plus à la mode présentement que la coiffure de la Reyne Catherine de Médicis. Je vis hier la duchesse de Sully et la comtesse de Guiches : leurs têtes sont charmantes ; je suis rendue. Cette coiffure est faite justement pour votre visage ; vous serez comme un ange, et cela est fait en un moment. Tout ce qui me fait de la peine, c'est que cette fontaine de tête (2) découverte me fait craindre pour les dents (??). Voici ce que Trochanire (3), qui vient de Saint-Germain, et moi, allons vous faire entendre, si nous pouvons. Imaginez-vous une tête blonde partagée à la paysanne jusqu'à deux doigts du bourrelet : on coupe ses cheveux de chaque côté d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées, qui ne viennent pas plus loin qu'un doigt au-dessous de l'oreille ; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort joli, et comme deux gros bouquets de cheveux de chaque côté (voir les gravures de Le Blond-XVII<sup>e</sup> siècle). Il ne faut pas couper les cheveux trop courts, car, comme il faut les friser naturellement, les boucles qui en*

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (4 aril 1677).

(2) Le bregma.

(3) Mme de la Troche, amie intime de Mme de Sévigné.

emportent beaucoup ont attrapé plusieurs dames, dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire, et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure ; quelquefois, on la laisse traîner jusque sur la gorge. Je ne sais si nous vous avons bien représenté cette mode ; je ferai coiffer une poupée pour vous envoyer : et puis, au bout de tout cela, je meurs de peur que vous ne daigniez pas prendre toute cette peine et que vous ne mettiez une coiffe jaune comme une petite chère. Ce qui est vrai, c'est que la coiffure que fait Montgobert n'est plus supportable. Du reste, consultez votre paresse, et vos dents (?) ; mais ne m'empêchez pas de souhaiter de pouvoir vous voir coiffée ici comme les autres. Je vous vois, vous me paraissez, et cette coiffure est faite pour vous.

A cette lettre, Mme de la Troche ajoute un mot : « Madame de Sévigné a voulu avoir l'avantage de vous décrire cette coiffure ; mais, ma belle, c'est moi qui lui ai dicté. Madame, vous serez ravissante ; tout ce que je crains, c'est que vous ayez regret à vos cheveux. Pour vous fortifier, je vous apprends que la Reyne, et tout ce qu'il y a de filles et de femmes qui se coiffent à Saint-Germain, achevèrent de se les faire couper hier par Vienne (1) ; car c'est lui et Mlle de la Borde qui ont fait toutes les exécutions. Mme de Crussol vint lundi à Saint-Germain, coiffée à la mode ; elle alla au coucher de la reyne, et lui dit : « Madame, Votre Majesté a donc pris

---

(1) La Vienne, baigneur à la mode, plus tard valet de chambre du Roi, qui savait par lui des choses que personne n'aurait osé lui dire.

notre coiffure ? Votre coiffure, Madame ? lui répliqua la Reyne. Je vous assure que je ne veux point prendre votre coiffure ; je me suis fait couper les cheveux parce que le Roy les trouve mieux ainsi, mais ce n'est point pour prendre votre coiffure ». On fut un peu surpris du ton avec lequel la Reyne lui répondit. Mais regardez un peu aussi où elle allait prendre que c'était sa coiffure, parce que c'est celle de Mme de Montespan, de Mme de Nevers, et de la petite de Thianges, et de deux ou trois autres beautés charmantes qui l'ont hasardée les premières. Je vous ai vue vingt fois prête à l'inventer ; cela me fait croire que vous n'aurez point de peine à comprendre ce que nous en écrivons. Mme de Soubise, qui craint pour ses dents, parce qu'elle a déjà été une fois attrapée aux coiffures à la paysanne, ne s'est point fait couper les cheveux ; et Mlle de la Borde lui a fait une coiffure qui est tout aussi bien que les autres par les côtés ; mais le dessus de la tête n'a garde d'être galant, comme celles dont on voit la racine des cheveux. Enfin, ma pauvre Madame, il n'est point question d'autre chose à Saint-Germain ; moi, qui ne me veut point faire couper les cheveux, je suis ennuyée à la mort d'en entendre parler ».

Mme de Sévigné, peut-être prise d'un léger remords, ajoute ces quelques mots : « Après tout, nous ne vous conseillons point de faire couper vos beaux cheveux ; et pour qui ? bon Dieu ! Cette mode durera peu ; elle est mortelle pour les dents. Taponnez-vous seulement par grosses boucles, comme vous faites quelquefois ; car les petites boucles rangées de Montgobert sont justement du temps

du roi Guillemot (1) ». Car, Mme de Sévigné estime que cette coiffure ne sied pas à tout le monde (2) : « *La Marans disait l'autre jour chez Mme de la Fayette : « Ah ! mon Dieu ! il faut que je me fasse couper les cheveux ».* Mme de la Fayette lui répondit tout bonnement : « *Ah ! mon Dieu ! Madame, ne le faites point, cela ne sied bien qu'aux jeunes personnes* ». Si vous n'aimez ces traits-là, dites mieux ».

Mme de Grignan a suivi les conseils de sa mère ; celle-ci lui en exprime toute sa joie (3) : « *Je suis fort aise que vous ayez compris la coiffure, c'est justement ce que vous aviez toujours envie de faire, ce taponnage vous est naturel, il est au bout de vos doigts ; vous avez cent fois pensé l'inventer, vous avez bien fait de ne la point prendre à la rigueur. Je vous avais conseillé de conserver vos dents, vous le faites. Il vaut mieux rapporter ici vos belles dents que de les perdre en Provence par une mode qui sera passée dans six mois. Dites à Montgober qu'on ne tape point les cheveux, et qu'on ne tourne point les boucles à la rigueur, comme pour y mettre un ruban ; c'est une confusion qui va comme elle peut, et qui ne peut aller mal. On marque quelques boucles : le bel air est de se peigner pour contrefaire la petite tête revenante ; vous taponnerez tout cela à merveille ; cela est fait en un moment. Vos dames sont bien loin de là,*

---

(1) C'est sans doute le même qui est appelé le roi Guillot dans la Comédie des Proverbes (acte II, scène III). Mais quel est le personnage historique caché sous ce dicton proverbial ?

(2) Lettre à Mme de Grignan (8 avril 1671).

(3) Id. (15 avril 1671).

*avec leurs coiffures glissantes de pommades, et leurs cheveux de deux paroisses : cela est bien vieux ».*

Mme de Marans n'a point écouté Mme de la Fayette ; malgré son âge, elle s'est fait couper les cheveux (1) : « *La voilà qui entre sans coiffe : elle venait d'être coupée, mais coupée en vrai fanfan ; elle était poudrée, bouclée ; le premier appareil avait été levé, il n'y avait pas un quart d'heure ; elle était décontenancée, sentant bien qu'elle allait être improuvée. Mme de la Fayette lui dit : « Vraiment, il faut que vous soyez folle ; mais savez-vous bien, Madame, que vous êtes complètement ridicule ? » M. de la Rochefoucauld : « Ma mère (2), ha ! par ma foi, ma mère, nous n'en demeurerons pas là : approchez un peu, ma mère, que je voie si vous êtes comme votre sœur que je viens de voir ».* Elle venait aussi d'être coupée. « *Ma foi, ma mère, vous voilà bien ».* Vous entendez ces tons-là ; et pour les paroles, elles sont d'après le naturel ; pour moi, je riais sous ma coiffe. Elle se décontenança si fort qu'elle ne put soutenir cette attaque ; elle remit sa coiffe, et bouda jusqu'à ce que Mme de Schomberg la vint reprendre, car il n'y a plus de voiture que celle-là. Je crois que ce récit vous divertira ».

Mme de Marans n'eut pas plus de succès à la cour, ou plutôt celui qu'elle eût la couvrit de ridicule (3) : « *La Marans a paru ridicule au dernier point : on riait à son*

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (22 avril 1671).

(2) Mme de Marans, malgré son âge, était une coquette ; elle acceptait volontiers les hommages des jeunes galants ; par dérision, le jeune de la Rochefoucauld l'appelait irrévérencieusement sa « mère ».

(3) Lettre à Mme de Grignan (22 avril (1671).

*nez de sa soiffe. Elle n'a osé me parler ; elle était défaite à plate couture ; elle est achevée d'abîmer par la perte de vos bonnes grâces. On m'a conté d'elle deux histoires un peu épouvantables. Je les supprime pour l'amour de Dieu, et puis ce serait pour courir sur le marché d'Adhémar : tant y a, elle me paraît débellée ».*

Il n'est pas douteux que de pareilles nouvelles devaient être impatiemment attendues par Mme de Grignan. A une époque où les échos du jour se diffusaient difficilement, on conçoit combien la province, ignorante de ce qui se passait à la cour, avait soif de lettres pour copier au plus vite les belles manières de Saint-Germain (1). De tout temps le hameau a toujours eu les regards tournés vers le bourg, la bourgade vers la ville, et la grande ville vers Saint-Germain, Saint-Cloud, Fontainebleau et Versailles.

Mais Mme de Sévigné ne se contenta pas d'écrire tous les faits du jour ; elle s'enquerrait comme il se doit de la santé de ses proches et amis. Mon Dieu ! quand on aime ses amis, rien de plus naturel à prendre soin de leur santé. L'état de santé de son prochain est curieux à connaître, car il déteint sur le moral, et cela se traduit dans les actions, les sentiments.

N'est-il pas intéressant de savoir qu'Horace était obèse, Virgile mélancolique, que Lucain n'avait pas toute sa raison, que Pascal et Rousseau moururent aliénés, que Musset et Baudelaire étaient alcooliques ?

Si Mme de Sévigné n'eut pas de lourde hérédité, elle

---

(1) Le château de Versailles ne fut terminé qu'en 1676.

n'eut pas toujours une « belle santé » (1), et son entourage surtout connut plus encore les mille et une misères de cette terre, à une époque où les connaissances médicales étaient restreintes. Quand on avait bien purgé, on saignait ; après la saignée, on lavementait, ou bien l'on s'adressait au nouveau remède qui faisait « rendre l'âme » : l'émétique. Quand le malade avait ainsi rendu « tripes et boyaux », on redonnait la faveur à la saignée, et si l'histoire l'amusait, on pouvait la recommencer. Le « donnez-moi la casse, je vous passerai le séné », résume toute la thérapeutique magistrale de cette époque. Quant à la chirurgie, les « barbiers » étaient exercés à faire proprement la saignée. Ainsi toutes les humeurs peccantes y trouvaient leur exutoire.

Il ne faudrait pas croire que ces prescriptions étaient illusoires ; elles avaient leur valeur à une époque où l'on mangeait et buvait plus que de raison, et où la culture physique n'était même pas à l'état de projet. Sauf les parties de chasse, tout ce beau monde jouait à colin-maillard, à l'hombre, au hoca (2), et les belles dames après trois petits tours dans les jardins de Lenôtre, empruntaient leur chaise à porteurs pour s'en aller bien vite caqueter chez leurs amies, rester guindées pendant de longues heures dans les « commodités de la conversation », grignoter des prâlines, ronronner en compagnie de bellâtres, s'attiser de leur mille agaceries et

---

(1) M. de Coulanges l'appellera encore à cinquante et un ans « mère-beauté » lettre d'Emmanuel de Coulanges à Mme de Sévigné, 7 octobre 1677).

(2) Jeu de hasard qui se jouait sur une table divisée en trente compartiments ; il avait été introduit par le cardinal Mazarin.

les « sangs montés », de lancer parfois au plus hardi le :  
« Allons, venez polisson ».

L'hypertension se traduisait par un « échauffement de bile » ; l'apoplexie était une mort courante et logique. Pour remédier à cette carence d'exercice, pour brûler les albuminoïdes, hydratés de carbone, graisses et autres substances, prises en excès, il n'y avait rien de mieux que la saignée et la purgation ; et en celà, nous sommes tout à fait d'accord avec nos confrères d'alors. Chacun était contraint et forcé de prendre assez souvent « médecine ». Cette façon de vivre avait imprégné les mœurs au point que l'on en parlait librement (1). A la scène, Molière exerçait à loisir sa satire sur ce côté scatologique, sans que cela puisse choquer le parterre.

Tout ceci pour expliquer que Mme de Sévigné était bien de son siècle quand elle parlait délibérément des indispositions les plus intimes de ses parents et amis. De là, à mettre son mot et à donner à chacun son avis, il n'y avait qu'un pas, d'autant plus facile à franchir, qu'elle avait un penchant naturel à se mêler des affaires d'autrui. Péché véniel dont nous serions mal venus de nous plaindre ; grâce à elle, il nous est permis de bien connaître les « dessous » de la bonne société du XVII<sup>e</sup> siècle.

---

(1) Ne rapporte-t-on pas que la Grande Mademoiselle, celle qui par son mariage manqué avec M. de Lauzun, procura à Mme de Sévigné l'occasion d'écrire une lettre mémorable, se faisait sans façon donner un lavement par sa chambrière à la table de jeu du roi. Il serait malséant de dire que l'on n'y voyait que du feu, mais personne n'y voyait malice.

Lire Mme de Sévigné est un plaisir inexprimable ; il y a de quoi passer agréablement quelques « après-dinées ».

---

## Madame de Sévigné « digna est intrare »

---

« On dit que le duc de Ferrare, Alphonse d'Este, mit un jour en propos familier, de quel métier il y avait le plus de gens, Gonelle, fameux bouffon, dit qu'il y avait plus de médecins que toute autre espèce et gage, contre le duc son maître, qui rejetait cela bien loin, qu'il le prouverait en vingt-quatre heures. Le lendemain, Gonelle sort de son logis avec un grand bonnet de nuit et un couvre-chef qui lui bandait le menton, puis un chapeau par dessus et son manteau haussé sur les épaules. Dans cet équipage, il prend la route du palais de Son Excellence par la rue des Anges. Le premier qui le rencontre lui demande ce qu'il a ; il répond : « une douleur enragée de dents. « Ah, mon ami », dit l'autre, « je sais la meilleure recette du monde contre ce mal là », et il la lui dit. Gonelle écrit son nom sur ses tablettes, faisant semblant d'écrire la recette. A un pas de là, il en trouve deux ou trois ensemble, qui font ensemble interrogation, et chacun lui donne un remède. Il écrit leurs noms comme du premier, et ainsi, poursuivant son chemin tout bellement le long de cette rue, il ne rencontra personne qui ne lui enseigna quelque recette différente d'une autre ; chacun lui disant que la sienne était bien éprouvée, certaine et

infaillible. Il écrit les noms de tous. Parvenu à la basse-cour du palais, le voilà environné de gens qui, après avoir entendu son mal, lui donnent de précieuses recettes, que chacun disait être la meilleure du monde. Il les remercie et écrit leurs noms aussi. Quand il entre dans la chambre du duc, Son Excellence lui crie : « Eh, qu'as-tu, Gonelle ? » Il répond fort piteusement : « mal de dents, le plus cruel qui fut jamais ». Adonc, Son Excellence lui dit : « Je sais une chose qui te fera passer incontinent la douleur, encore que la dent fut gâtée ; messer Antonio Musa Brassavolo, mon médecin, n'en pratiqua jamais de meilleure. Fais ceci et cela, incontinent tu seras guéri ». Soudain, Gonelle jette bas sa coiffure et tout son attirail, s'écriant : « Et vous aussi, Monseigneur, êtes médecin. Combien d'autres j'en ai trouvé depuis mon logis jusqu'au vôtre. Voici mon rôle, il y en a plus de deux cents, et j'ai passé que par une rue ; je gage d'en trouver plus de dix mille en cette ville, si je veux aller partout. Trouvez-moi autant de personnes d'autres métiers ».

Sans exagérer notre satire, demandons-nous si dans le fond cette pratique n'est pas humaine et si elle ne part pas d'un bon naturel qui nous porte à être « piteux » pour les malheurs d'autrui ?

Il n'est pas douteux que sur ce point la femme est plus particulièrement portée à ce prosélytisme, et cela avec foi, désintéressement et opiniâtreté. On trouvera peut-être les racines de cette pratique dans le rôle maternel que la nature lui a dévolu.

Mme de Sévigné a-t-elle eu vraiment conscience

« d'avoir fait de la médecine? » Nous ne le croyons pas. Une boutade souvent citée, nous dit qu'il n'y a rien de plus occupés que les gens qui n'ont rien à faire, et pour nous médecins, ignorons-nous que la principale occupation de ces gens inoccupés est la préoccupation continuelle de leur santé ; égocentrisme évoluant sur certains terrains favorables, vers l'hypocondrie. Soit une « épine irritative » quelconque, ne voit-on pas ces malades greffer là dessus mille et une suppositions, déductions, convictions difficiles à combattre. Nous avons tous rencontré ces infortunés, que feu le Docteur Gruby soignait à sa façon (1), avec tant d'humour et d'à-propos, qui auraient rapidement recouvré la santé, s'ils avaient été astreints à gagner leur vie.

Or donc, Mme de Sévigné vivant en « oisive », comme tous ceux de son siècle et de son rang, pouvons-nous être surpris et nous plaindre qu'au lieu de commenter la pluie et le beau temps, ou autre truismes dénués d'intérêt, elle préféra discuter, arguter, trancher, tous les faits du jour, et que la question de la santé ne prit la place majeure de ses « préoccupations? » Nous nous étonnerons moins, maintenant, qu'elle se permit de donner des conseils médicaux, même à ceux qui ne lui en demandaient pas, et l'épithète pompeuse de « digna est intrare » que nous lui donnons, ne lui octroiera pas plus de prérogatives que celle de « mamamouchi », au Bourgeois Gentilhomme.

---

(1) Cf : Les Jardins de la médecine, de f. Helme, Paris, Vigot frères, 1907.

Presque toutes ses lettres renferment des discussions sur l'opportunité de tel ou tel traitement, avec des commentaires et des incidences capables de nous mettre en joie, tant leur raisonnement est subtil, tendancieux, le plus souvent imaginé, car l'imagination fut le moindre défaut de notre confrère. Les papotages mondains mis à part, la médecine occupe la première place, dès le début de cette volumineuse correspondance. Les premières lettres datent de 1664 ; nous sommes dans la fièvre du procès du Surintendant des Finances, Nicolas Fouquet, et sans doute, pour attirer sur la tête de son ami la miséricorde divine et royale, elle ne manqua point de nous dire comment sa mère, Mme Fouquet, rendit à la reine un fameux service en la soignant à sa façon. En effet, dans une lettre du 20 novembre 1664, nous lisons : « *Mme Fouquet a donné un emplâtre à la reine, qui l'a guérie de ses convulsions qui étaient à proprement parler des vapeurs* ». On sait que la reine Marie-Thérèse s'était mariée quatre ans plus tôt, et avait accouché le 16 novembre, d'un enfant qui mourut un mois plus tard. Le lendemain de son accouchement, elle eut des convulsions, et le topique de Mme Fouquet la guérit. Quel était cet emplâtre ? Mystère. Mais comme la reine prenait simultanément plusieurs médicaments, Mme de Motteville prétend que la reine fut guérie grâce à l'émétique, mais Mme de Sévigné donne toute sa créance à l'emplâtre ; elle le dit dans une lettre à M. de Pomponne : « *J'ai vu la mère de M. Fouquet ; elle me conta de quelle façon elle avait fait donner son emplâtre par Mme de Charost à la reine. Il est certain que l'effet fut*

*prodigieux ; en moins d'une heure la reine sentit sa tête dégagée, et il se fit une évacuation si extraordinaire et de quelque chose de si corrompu et de si propre à la faire mourir la nuit suivante dans son accès, qu'elle même dit tout haut que c'était Mme Fouquet qui l'avait guérie ! »..... « Les médecins sans qui on avait mis l'emplâtre, ne dirent point ce qu'ils en pensaient, et firent leur cour aux dépens de la vérité ». Que s'était-il passé au juste ? Une rétention placentaire probablement. Quant à la carence des médecins, cette allusion directe sur leur attitude ne sera pas le dernier trait que Mme de Sévigné leur portera. Cet emplâtre fit grand bruit et selon les affirmations gratuites de la marquise, « chacun disait que Mme Fouquet était une sainte et qu'elle peut faire des miracles ».*

Les qualificatifs « *miraculeux* » et « *merveilleux* » reviendront sans cesse, et si les préfixes « *hyper* » et « *super* » avaient été usités à cette époque, nul doute que nous eussions vu ces superlatifs employés aussi couramment qu'une certaine littérature se complait à en abuser de nos jours.

D'autre part, la marquise n'est pas à une fausse nouvelle près. Le 25 février elle annonce à sa fille la mort du médecin Vallot ; elle dément la nouvelle le surlendemain : « *Rien ne dure cette année, de M. Vallot que je vous reprends. Il se porte bien, et au lieu de mourir comme on me l'avait dit, il a pris une pilule qui l'a ressuscité* ». Voilà au moins un médecin qui fait honneur à sa profession. Nous ne nous en étonnerons point, quand nous saurons que Vallot était le premier médecin de

Louis XIV. Malheureusement pour lui, il ne put renouveler le miracle, car il mourut, pour de bon cette fois, deux mois plus tard. Daquin (1) prit sa charge ; non point que Vallot l'eut jugé digne de lui succéder pour surveiller la santé royale ; au contraire, Vallot avait désigné un médecin du Mans, M. du Chesnay, comme « *le plus habile homme qu'il connut pour la médecine* ».

Voici des cancans où l'on s'amuse de rien : M. de Ventadour devait être marié jeudi (2) ; il a la fièvre, et un peu plus tard, cette fièvre qui est devenue double tierce retarde encore le mariage. Mme de Sévigné écrit : « *On dit mille belles choses là-dessus ; l'autre jour Courcelles dit qu'il avait deux bosses à la tête qui l'empêchaient de mettre une perruque. Cette sottise nous fit tous sortir de table avant qu'on eut achevé de manger le fruit, de peur d'éclater à son nez* ».

A propos de la fièvre tierce, Mme de Sévigné prétend que l'on peut en mourir subitement : « *La mort de ce M. du Mans m'a assommée ; je n'y avais jamais pensé, non plus que lui, et de la manière dont je le voyais vivre il ne me tombait pas dans l'imagination qu'il pût mourir. Cependant, le voilà mort d'une petite fièvre sans avoir eu le temps de songer ni au ciel, ni à la terre ; il a passé ce temps-là à s'étonner, il est mort subitement de la fièvre tierce* ». Ce diagnostic est assez ten-

---

(1) Il fut nommé premier médecin du roi 8 mois après la mort de Vallot ; Daquin avait mis en usage l'émétique, le quinquina, le laudanum. C'est avec de l'émétique qu'il guérit le roi à Calais ; il était fort jaloué par Guy Patin.

(2) Il était, paraît-il, laid « à faire peur ». Sa femme devait plus tard le quitter. Elle fera un joli « cadeau » au fils de Mme de Sévigné (Cf. « *Les Méaventures galantes du jeune marquis de Sévigné* », à la fin de ce livre).

dancieux ; ne serait-ce pas plutôt un accès de fièvre intermittente pernicieuse ? Mme de Lafayette est atteinte du même mal : elle partit à la campagne pour se purger, se reposer et se rafraîchir ; elle en revient comme un « gardon » : La fièvre tierce la reprend : *« Les accès la font rêver, la dévorent et ne peuvent faire autre chose que la consumer ; car elle est extrêmement maigre et n'a rien dans le corps. Sa santé n'est jamais bonne, et cependant elle vous mande (la lettre est adressée à Mme de Grignan) qu'elle n'en aime pas mieux la mort au contraire »*. Mme de Sévigné va la visiter, ainsi que d'autres amies également souffrantes ; ces visites lui prennent tout son temps, elle ne sait plus où donner la tête : *« Il n'importe guère d'avoir du repos pour soi-même, quand on entre véritablement dans les intérêts des personnes qui nous sont chères, et qu'on sente tous leurs chagrins, peut-être plus qu'elles-mêmes ; c'est le moyen de n'avoir guère de plaisirs dans la vie, et il faut bien être enragée pour l'aimer autant qu'on fait. Je dis la même chose de la santé, j'en ai beaucoup, mais à quoi sert-elle ? A garder ceux qui n'en ont point. La fièvre a repris traitreusement à Mme de Lafayette ; ma tante est bien plus mal que jamais, elle s'en va tous les jours. Que fais-je ? Je sors de chez ma tante, et je vais chez cette pauvre Lafayette, et puis je sors de chez Lafayette pour revenir chez ma tante »*. Mme de Lafayette va mieux, mais la tante meurt.

On voit que Mme de Sévigné est fort piteuse pour son prochain. Elle plaint de tout cœur Mme de Montlouet, dont le mari premier écuyer du roi, a fait une chute de cheval assez grave. Elle plaint aussi l'abbé la Mousse qui a une fluxion dentaire, mais gourmande, son oncle de

Coulanges, le « bien-bon », qui a une « fluxion de genou », (lisez « goutte »), et sur l'affection duquel elle ironise : « Si vous n'aviez demandé pour toute nécessité qu'un poco di pane, un pocò di vino, vous n'en seriez pas où vous êtes ; il faut souffrir la goutte quand on l'a méritée. Mon pauvre seigneur, j'en suis fâchée, mais elle est bien placée ».

Elle exerce encore sa malice quand elle dit de Mme de Quintin : « Cette madame de Quintin, que nous disions qui vous ressemblait pour vous faire enrager, est comme paralytique ; demandez-lui pourquoi ? Elle a vingt ans. Elle est passée ce matin devant ma porte et a demandé à boire un petit coup de vin ; on lui en a porté, elle a bu sa chopine, et puis s'en est allée au Pertre consulter un espèce de médecin qu'on estime en ce pays ».

Puis, c'est Mme de Lafayette qui a la migraine. Encore une occasion d'exercer son ironie. « Elle est fort à plaindre d'être si sujette à ce mal ; je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux n'avoir pas autant d'esprit que Pascal, que d'en avoir les incommodités ». (1)

---

(1) Mme de Sévigné fait allusion ici à la mort inquiète de Pascal, et il est intéressant de rapporter ici l'observation du « solitaire de Port Royal », admirablement analysée par le Docteur Léon Michelet, dont j'extrais le passage suivant : « Blaise, dès qu'il pût parler donna des marques d'un esprit extraordinaire par les petites réparties qu'il faisait tout à fait à propos, mais encore plus par des questions qu'il faisait sur la nature des choses, qui surprenaient tout le monde. Il était beaucoup au dessus de son âge, avait cet air grave, ces yeux vifs, ce front bombé asymétrique, ce menton volontaire, ces lèvres dédaigneuses, bien marquées, sensuelles. Des troubles nerveux venaient gâter ces belles réflexions sur la nature des choses. La vue de l'eau lui causait des transports d'empoiement. Des crises de jalousie furieuse se manifestaient dès qu'il apercevait son père et sa mère se rapprocher l'un de l'autre. Ces dérèglements intimes de leur

On signale plusieurs cas de petite vérole, et aussitôt les commentaires de pleuvoir : « *Je trouve que dès qu'on tombe malade à Paris, on tombe mort ; je n'ai jamais vu*

---

cher enfant, la famille Pascal les cachait : prudence bourgeoise qui tient à sa réputation. Plus âgé, il eut des crises hystériformes, avec état de mort apparente. On appela non le médecin, mais une sorcière qui appliqua un cataplasme brûlant sur le ventre de Blaise. Il « ressuscita ». A partir de ce jour, les phobies et les fureurs de l'enfant disparurent comme par enchantement. Pascal grandit, étudia la religion, la grammaire, la philosophie, le latin, le grec, la physique et « les effets extraordinaires de la nature comme la poudre à canon et autres choses qui surprennent quand on les considère ». Toutes ces leçons étaient données par son père, homme fort instruit, mais qui fit de son fils un mystique surmené et tout à fait ignorant de la vie. Blaise eut, dit-on, le carreau : affection dont il guérit trop vite pour que ce fut cela. A dix-huit ans, on nota du spasme pharyngo-œsophagien même pour les liquides, à moins qu'ils ne fussent chauds et encore que goutte à goutte. De plus, on signala des douleurs de tête insupportables, une « chaleur d'entrailles excessive » (probablement de l'appendicite chronique). Dès qu'il était mieux, son esprit cherchait à nouveau ; il put construire sa « machine arithmétique » et mener à bien ses expériences du vide sur le Puy-de-Dôme. Mais les céphalées augmentèrent. Une paralésie vint s'ajouter à ces maux : névrose encore. Il ne pouvait marcher qu'avec des « potences » (béquilles). Ses pieds étaient toujours glacés ; nuit et jour, il devait porter des chaussons trempés d'eau-de-vie. La paralésie céda. La dysphagie s'améliora. On lui défendit tout travail intellectuel, et il fréquenta le monde. Il mena une vie de libertin. Il trouva le monde « délicieux et criminel ». Mais sa santé ne s'améliorait pas. Son accident du pont de Neuilly, où son carrosse fut suspendu dans le « vide », le fit réfléchir sur les destinées de l'homme. C'était un avertissement de Dieu. Aussi, se retira-t-il en 1653 à sa campagne de Port-Royal, pour y mener une existence austère, se racheter en prières, lectures des textes anciens et des œuvres de Jansenius, rédaction des « Lettres à un Provincial » : « Les hommes n'ayant pu guérir la mort... ils se sont avisés pour se rendre heureux de n'y point penser ». Après cinq années de répit, les malaises revinrent (1658) ; il retomba dans ses incommodités d'une manière si accablante qu'il ne pût rien faire pendant les quatre années qui lui restaient encore à vivre, si l'on peut appeler vivre la langueur pitoyable dans laquelle il les passa. La chair le tenaillait encore (ni ange, ni bête), et il se mit une « ceinture » de fer bardée de pointes ».

*une telle mortalité. Je vous conjure, ma chère bonne », écrit-elle à sa fille, « de vous bien conserver, et s'il y avait quelques enfants à Grignan qui eussent la petite vérole, envoyez-les à Montélimart. Votre santé est le but de tous mes désirs ».* De tout temps, Mme de Sévigné eut une sainte frayeur pour cette maladie dont elle devait mourir, ainsi que plusieurs membres de sa famille : sa fille et un frère de M. de Grignan entre autres. Ce dernier a pourtant *« été rudement saigné. Il voulut résister à la dernière, qui fut la onzième, mais les médecins l'emportèrent ; il leur dit qu'il s'abandonnait donc, et qu'ils le voulaient tuer par les formes »*. Cette terrible maladie à peu près disparue de nos jours avait frappé la femme de Saint-Simon, laquelle mourut après dix-huit jours d'agonie. Le jeune duc de Noirmoutiers faillit en mourir à l'âge de dix-huit ans ; Mme de Sévigné dit de lui : *« Ses pauvres yeux que la fluxion avait mis hors de la tête y sont rentrés heureusement comme si de rien n'était »*. Mais justement en ce moment-là, Mme de Grignan venait d'accoucher ; celle-ci se plaint à sa mère du tableau qu'elle lui fait : *« ...elle demande ce qu'on veut qu'elle fasse de ses réflexions, et dit qu'on vient lui déranger ses pensées ; qu'on a bien des considérations pour elle de lui raconter avant que les neuf jours ne soient passés »*. Mais le jeune duc de Noirmoutiers devient complètement aveugle. D'autre part, Mme de Sévigné écrit à sa fille que *« le fils du landgrave de Hesse est mort à dix-neuf ans et demi d'une fièvre continue sans avoir été saigné. Sa mère lui avait recommandé en partant de ne point se faire saigner à Paris ;*

il ne s'est point fait saigner, il est mort ». M. de Foix a également la variole, avec des alternatives de mieux et de rechutes. « *Je ne répondrai point cette année de ceux qui ont la petite vérole* », écrit-elle. Le pauvre jeune homme meurt à l'âge de vingt-quatre ans. Plus loin : « *On vous mande toutes les nouvelles intéressantes : pour moi, je n'en sais point. Je serais toute propre à vous dire que le chancelier (Séguier) a pris un lavement* ». Il prenait toujours ce... « *viatique* » avant d'aller siéger au Conseil. « *J'ai été enrhumé ces jours-ci, et j'ai dû garder la chambre ; presque tous mes amis ont pris ce temps-là pour venir me voir* ». Quelques jours après : « *Le petit Pecquet était au chevet de mon lit pour mon épouvantable rhume, qui sera passé quand vous recevrez cette lettre. Nous parlions de vous, et de là, je me mets à vous écrire. La nouvelle Madame ne veut être ni saignée, ni purgée, et quand elle se trouve mal, elle fait deux lieues à pied, ce qui la guérit* ».

Mme de Grignan annonce à sa mère que son mari souffre d'un rhumatisme au bras ; malgré les compresses répétées d'eau de Hongrie, les douleurs redoublent : « *C'était précisément ce qu'il ne fallait pas faire* », répond Mme de Sévigné, « *c'est la plus mauvaise chose du monde aux nerfs attaqués de douleurs de la goutte ou du rhumatisme. La goutte et le rhumatisme sont des frères, et ce dernier a seulement une brisure de cadet (1), parce qu'il ne revient pas comme cette cruelle goutte ;*

---

(1) Terme héraldique distinguant la branche cadette de la branche aînée.

*mais pour l'humeur et les douleurs, c'est la même chose »*. Et voilà pourquoi votre fille est sourde, ajoutait Molière. Si aujourd'hui, la mère reproche à sa fille une si mauvaise thérapeutique, elle la sacrera plus loin « grand médecin » ; c'est le maître qui gourmande son élève.

Mme de Marbœuf est malade ; elle a : « *une fluxion de poitrine avec une grosse fièvre ; elle s'opiniâtre à ne voir aucun médecin, à n'être point saignée, à ne boire que de la tisane ; nous verrons comment elle réussira, et suivant l'évènement, nous louerons ou blâmerons sa conduite* »... « *Je suis persuadée qu'elle en réchappera* ». En somme, c'est la lutte entre la natura medicatrix et la médecine. Pour une fois, Mme de Sévigné ose à peine prendre parti, et son statu quo est digne de la Pailisse.

Peu à peu, notre pseudo-confrère passe de l'appréciation à la critique, puis au conseil, puis ne dédaigne pas de pratiquer notre art. Son excellente amie, la duchesse de Chaulnes, est soudainement prise d'un violent mal de gorge « *avec une grosse enflure à l'oreille* », « *nous ne savions que faire. A Paris (nos deux commères se trouvaient en Picardie au château de Chaulnes), on aurait saigné d'abord, mais comme c'était impossible, la malade fut frottée à loisir avec du baume tranquille ; bien bouchonnée, du papier brouillard par-dessus, et se coucha bien chaudement, avec même un peu de fièvre. En vérité, ma fille, il y a du miracle à ce que nous avons vu de nos yeux. Ce précieux baume la guérit pendant la nuit si parfaitement, et de l'enflure et du mal de*

gorge, et des amygdales, que le lendemain elle s'en alla jouer à la fossette ». Ne croirait-on pas lire une scène du « Médecin malgré lui » ?

Désormais, Mme de Sévigné pourra donner son avis sur tout. Voici ce qu'elle pense de l'usage du chocolat, du café et du thé ; ces trois produits étaient de consommation récente ; si nous en faisons un usage journalier, seule la bonne société en prenait alors, et cet usage était modéré car on les considérait un peu comme des produits médicamenteux.

« Je veux vous dire, ma chère enfant, que le chocolat n'est plus avec moi comme il était (1). La mode m'a entraînée, comme elle fait toujours. Tous ceux qui m'en disaient du bien m'en disent du mal ; on le maudit, on l'accuse de tous les maux qu'on a ; il est la source des vapeurs et des palpitations ; il vous flatte pour un temps, et puis vous allume tout d'un coup une fièvre continue qui vous conduit à la mort. Au nom de Dieu, ne vous engagez point à le soutenir, et songez que ce n'est plus la mode du bel air ». Puisque, ce n'est plus la mode : raca pour le chocolat. Malgré les injonctions de sa mère, Mme de Grignan s'obstine à « être » au chocolat (2) : « Je vous conjure, ma très chère bonne, de ne point prendre de chocolat ». Mme de Grignan n'écoute point sa mère ; elle continue d'en manger. La marquise le lui reproche à nouveau (3). « Mais du chocolat, qu'en disons-nous ? N'avez-vous point peur de vous brûler le

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (15 avril 1671).

(2) Lettre à Mme de Grignan (13 mai 1671).

(3) Lettre à Mme de Grignan (25 et 28 octobre 1671).

sang ? Tous ses effets si miraculeux ne nous cacheront-ils point quelque embrasement ? Dans l'état où vous êtes, ma chère enfant, rassurez-moi, car je crains ces mêmes effets. J'ai aimé le chocolat comme vous savez, mais il me semble qu'il m'a brûlée, et de plus, j'en ai bien entendu dire du mal ; mais vous dépeignez et vous dites si bien les merveilles qu'il fait en vous, que je ne sais plus que dire ». Si le chocolat ne convient pas à Mme de Grignan, il ne réussit pas non plus au jeune marquis de Grignan (1) : « Pour votre fils, l'état où il a été ne me racommode pas avec le chocolat je suis persuadée qu'il a été brûlé, et c'est un grand bonheur qu'il ait été humecté et qu'il se porte bien ; le voilà sauvé. Je m'en réjouis avec vous ».

En dépit de toutes ces observations « cliniques », Mme de Grignan n'est point convaincue ; sa mère l'abjure de n'en plus faire usage : « Je vous demande de bonne foi si vos entrailles n'en sont point offensées, et si elles ne vous font point de bonnes coliques pour vous apprendre à leur donner de telles antipéristases ? » L'observation pour une fois n'est pas dénuée de fondement ; pour empirique qu'elle soit, elle est juste : notre « confrère » nous parle avec maîtrise des fonctions antipéristaltiques de l'intestin et nous fait entrevoir quelques signes d'insuffisance hépatique provoquée par l'abus du chocolat.

Mais il en est pour le chocolat, comme pour les cheveux coupés, Mme de Sévigné trouve son chemin de

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (18 décembre 1671).

Damas et se « rend ». « *J'en pris avant-hier pour me nourrir, afin de jeûner jusqu'au soir, et une autre fois j'en pris pour digérer mon dîner, afin de bien souper ; il m'a fait tous les effets que je voulais* ». Que deviennent toutes ses théories sur l'antipéristaltisme intestinal ? De la science pure, elle sombre dans un empirisme teinté de casuistique, car elle termine sa lettre par ces mots : « *Voilà de quoi je le trouve plaisant, c'est qu'il agit suivant l'intention* ».

Puisque le chocolat est « avec elle », elle le conseille à sa fille (1) : « ... *afin que les plus méchantes compagnies vous paraissent bonnes* ». Quelques années plus tard, elle lui reconnaît même des « *vertus spéciales* » (2) : « *Nous ne mangions point à la vérité de saumons qui nous donnassent occasion de vous souhaiter ; mais dès que nous avons un peu d'esprit, ou que l'air de Livry, le chocolat ou le thé avait réveillé notre vivacité* ». Mais il y a mieux : « *La marquise de Coëllogon (3) prit, étant grosse, tant de chocolat l'an passé, qu'elle accoucha d'un petit garçon noir comme un diable, qui en mourut* ». Nous ne pouvons qu'être d'accord avec Mme de Sévigné pour accorder au chocolat des « *vertus vraiment spéciales* ».

Pour le café (4), tout le monde connaît la boutade : « *Les vers de M. Racine passeront comme le café* », attri-

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (15 janvier 1672).

(2) Lettre à Mme de Grignan (15 janvier 1687).

(3) Lettre à Mme de Grignan (25 octobre 1671).

(4) Le café venait de la Martinique, où des plans avaient été transportés de Hollande par le chevalier des Clieux ; pendant le voyage, il se priva de sa ration d'eau pour conserver ses caféiers.

buée à tort, à Mme de Sévigné (1), Mme de Sévigné ne le dédaigna pas pour un temps du moins, jusqu'au jour où elle n'en voulut plus, et comme l'âne du fabuliste, le chargea de tous les maux : « *Vous voilà donc bien revenue du café* », écrit-elle à Mme de Grignan (2), « *Mlle de Méri l'a aussi chassé de chez elle assez honteusement. Je suis persuadée que ce qui échauffe est plus sujet à ces revers que ce qui rafraîchit. Il en faut toujours revenir là, et, afin que vous le sachiez, toutes mes sérosités viennent si droit de la chaleur de mes entrailles, qu'après que Vichy les aura consommées, on va me rafraîchir plus que jamais par des eaux, par des fruits, par tous mes lavages que vous connaissez* ».

Quatre années passent ; le café a ses partisans et ses détracteurs, Mme de Sévigné n'ose plus donner son avis : « *Du Chesne hait toujours le café ; le Frère (3) n'en dit point de mal.... Le médecin que vous estimez, et qui par là me paraît le mériter, vous le conseille ; ah ! ma fille, que puis-je dire là-dessus ? et que sais-je ce que je dis ? On blâme quelquefois ce qui serait bon, on choisit ce qui est mauvais, on marche en aveugle. J'ai sur le cœur que le café ne vous a point fait de bien dans le*

---

(1) Le coupable est Voltaire : il fonde en une seule deux phrases écrites à quatre années de distance par Mme de Sévigné (lettres du 16 mars 1672 et du 10 mai 1676, où elle exprimait d'une part son peu d'espoir dans la réussite de Racine, et d'autre part son aversion « transitoire » pour le café. Voltaire s'avisa de les altérer en les rapprochant, et lui fit dire : « Mme de Sévigné croit toujours que Racine n'ira pas loin ; elle en jugeait comme du café, dont elle disait qu'on se désabuserait bientôt ». (In : *l'Esprit dans l'Histoire*, d'Ed. Fournier, p. 332 et suiv.).

(2) Lettre à Mme de Grignan (10 mai 1676).

(3) Frère Ange (lettre à Mme de Grignan : 16 février 1680).

*temps que vous en avez pris : est-ce qu'il faut avoir l'intention de le prendre comme un remède? Caderousse s'en loue ; le café engraisse l'un, il amaigrit l'autre ; voilà toutes les extravagances du monde. Je ne crois pas qu'on puisse parler plus positivement d'une chose où il y a tant d'expériences contraires. Aussi, ma chère enfant, suivez votre goût, raisonnez avec votre bon médecin ».*

Quand la mode ne sera plus « au café », Mme de Sévigné prendra position, avec des restrictions toutefois, car on ne sait jamais avec la mode : « *Le café est tout à fait disgracié* (1), le chevalier croit qu'il l'échauffe et qu'il met son sang en mouvement ; et moi en même temps, bête de compagnie, comme vous me connaissez, je n'en prends plus..... je me garde le café pour cet hiver..... Le café est tout à fait mal à notre cour ; mais par la même raison, il pourra revenir en grâce ; pour moi je n'y songe plus ; j'aurais cependant tort de m'en plaindre, jamais il ne m'en a donné aucun sujet ». La disgrâce du café se confirme : « *Le café est disgracié ici, et par conséquent je n'en prends plus ; je trouvais pourtant qu'il me faisait, à Brévannes de certains biens ; mais je n'y songe plus* (2). Nous voulons vous persuader qu'il vous échauffe, joint à l'air que vous respirez ; nous voudrions vous jeter un peu dans les bouillons de poulet ».

Quelques mois plus tard, Mme de Sévigné est en Bre-

---

(1) Lettres à Mme de Grignan (1, 8 et 23 novembre 1688).

(2) Mme de Sévigné y songe au contraire beaucoup, ce que nous verrons plus loin, mais son snobisme a raison de sa gourmandise ; il en avait été de même pour le chocolat.

tagne, dans sa propriété des Rochers. Comme elle est loin du « *bel air* » de la cour, elle se permet de vivre plus naturellement et s'accorde quelques gâteries désuètes. Toutefois, comme il convient de bien présenter les faits, si elle reprend du café ce sera à cause du bon lait crémé et en prévision de conserver la recette pour le carême (1) ; « *Nous avons ici de bon lait et de bonnes vaches ; nous sommes en fantaisie de faire bien écrémer de ce bon lait, et de le mêler avec du sucre et de bon café ; ma chère enfant, c'est une très jolie chose, et dont je recevrai une grande consolation ce carême. Du Bois* (2) *l'approuve pour la poitrine, pour le rhume ; et c'est en un mot, ce lait cafeté, ou ce café laité de notre ami Alliot* (3) ».

Mme de Grignan aime également beaucoup le café ; elle en abuse même un peu. Sa mère s'en inquiète, mais comme elle-même en prend, elle tempère ses observations : « *Mme de Schomberg vous conseille d'y mettre du miel de Narbonne au lieu de sucre ; cela console la poitrine, et c'est avec cette modification qu'on en laisse prendre à M. de Schomberg, dont la santé est extrêmement mauvaise depuis six ou sept mois* ».

Quant à la question du thé ; cette boisson est très à la mode (4) : « *Mme de la Sablière prenait du thé avec son lait : elle me le disait l'autre jour : c'était son goût* ». Le thé est souverain contre le spleen (5) : « *La princesse*

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (29 janvier 1690).

(2) Médecin.

(3) Médecin ordinaire du roi.

(4) Lettre à Mme de Grignan (16 février 1680).

(5) Lettre à Mme de Grignan (4 octobre 1684).

*de Tarente a des chagrins, elle les noie dans le thé ; elle prend tous les jours douze tasses de thé ; elle le fait infuser comme nous, et remet encore dans la tasse plus de la moitié d'eau bouillante ».* Cette fois le snobisme ne put surmonter son dégoût, car elle écrit : « *Elle pensa me faire vomir* ». Puis, le thé devient médicament souverain : « *Cela, dit-elle, la guérit de tous les maux ; elle m'assura que M. le Landgrave en prenait quarante tasses tous les matins. « Mais, Madame, ce n'est peut-être que trente. — Non, c'est quarante ; il était mourant, cela le ressuscita à vue d'œil ».* Mme de Sévigné se résigne : « *Enfin, il faut avaler tout cela !* »

---

## Les « cliniques » de Madame de Sévigné

---

Toutes proportions gardées, il ne nous a point paru exagéré de donner le nom de « cliniques » aux commentaires que la marquise se plaît à faire à tout propos, et sur tout ce qui a rapport à notre profession, et comme Mme de Sévigné est omnisciente, elle discourera en toute aisance sur la chirurgie, la médecine, l'obstétrique et quelques autres spécialités : puériculture, orthopédie, etc. Coûte que coûte, elle trouvera des explications sur tous « ses cas cliniques observés », et donnera ses appréciations sur toutes les prescriptions thérapeutiques des médecins et des empiriques.

### 1) *Cliniques chirurgicales :*

La saignée, dont nous avons parlé précédemment, était une intervention courante au XVII<sup>e</sup> siècle. Presque toutes les maladies en relevaient, et les « barbiers », chargés de cet acte chirurgical, étaient persuadés de faire toujours œuvre utile ; l'entourage du patient était également satisfait, car la vue du sang a toujours impressionné les foules. Peut-être en abusait-on un peu ? Peut-être n'en faisons-nous plus assez usage aujour-

d'hui ? Mme de Sévigné avait sur la saignée des théories physio-pathologiques un peu spéciales, et non confirmées jusqu'ici. Cette intervention sur elle-même lui déplaisait ; elle faisait tous ses efforts pour y échapper. Elle croyait (Dieu seul sait où-elle avait pu trouver les bases d'une telle croyance) que le fait de saigner une personne de sa famille était suffisant pour que toute la famille puisse en ressentir les bienheureux effets ; peut-être en vertu du principe « *qu'ils étaient tous du même sang* » ? N'écrit-elle pas le 26 juillet 1668 à son cousin Bussy-Rabutin : « *J'ai senti votre saignée ; n'était-ce pas le 17 de ce mois ? Justement, elle me fit tous les biens du monde, et je vous en remercie. Je suis si difficile à saigner que c'est une charité à vous que de donner votre bras au lieu du mien* ». Mme de Sévigné n'approuve pas toujours la nécessité de saigner (1) : « *Il y a des fêtes continuelles à Versailles, hormis l'accouchement de Mme la Dauphine ; car, les médecins ne pouvant lui faire d'autre mal, se sont si bien mécomptés, qu'ils l'ont saignée dans la fin du troisième mois, et dans le huitième, tant ils sont enragés de vouloir toujours faire quelque chose* ». De même, à propos d'une maladie de M. de Grignan (2) : « *La fièvre de M. de Grignan me paraît moins considérable ; ne le faites point tant saigner, les médecins sont cruels* ». La marquise est également inquiète en apprenant qu'une saignée a été faite à sa fille à propos « *d'inquiétudes dans les jambes* » (3) : ...« *car*

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (28 juillet 1682).

(2) Lettre à Mme de Grignan (29 avril 1685).

(3) Lettre à Mme de Grignan (18 mai 1689).

*je serais bien aise que mon sang ne soit pas répandu inutilement ».* Elle ne sera pas plus d'avis de voir saigner son petit-fils âgé de trois ans (1) : *« De mon temps, on ne savait ce que c'était que de saigner un enfant. Mme de Sanzei s'est opiniâtrée à ne point faire saigner son fils : elle lui a donné tout simplement de la poudre à vers ; il est guéri ».*

Quant à l'opportunité de la saignée, elle n'en a cure, oyez plutôt : *« Je ne suis point malade »,* écrit-elle à sa fille pour la rassurer, *« je n'ai point eu de vapeurs ; je plaçai ma saignée brusquement selon le besoin de mes affaires, plutôt que sur celui de ma santé. Je me sentais un peu oppressée, je jugeai bien qu'il fallait me saigner avant que de partir, afin de mettre cette saignée par provision dans mes ballots »* (2).

A propos d'une petite saignée faite à Mme de Grignan, sa mère lui répond (3) : *« Que par respect, l'ouverture ne fut pas assez grande ; votre sang est venu goutte à goutte, et par conséquent, il n'en est ni rafraîchi, ni purifié, et vous n'en êtes point soulagée ».*

Il est curieux de rapporter à propos de la saignée que Mme de Sévigné aurait en quelque sorte pressenti les bienfaits que pouvait donner à un malade la transfusion du sang. Mme de Grignan était très affaiblie (4), la marquise écrit à son cousin : *« Il y a trois mois qu'elle est*

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (26 juin 1675).

(2) J'ai connu la mère d'un médecin qui, prudemment, se faisait faire une saignée chaque fois qu'elle devait participer à un repas copieux.

(3) Lettre à Mme de Grignan (8 juillet 1671).

(4) Lettre de Mme de Sévigné à M. de Coulanges (15 octobre 1695).

*accablée d'une sorte de maladie qu'on dit qui n'est point dangereuse, et que je trouve la plus triste et la plus effrayante de toutes celles qu'on peut avoir... Son dernier état a été si violent qu'il en a fallu en venir à une saignée du bras : étrange remède, qui fait répandre du sang, quand il n'y en a déjà que trop de répandu ! C'est brûler la bougie par les deux bouts. Ce que vous pourriez faire de mieux pour moi, mon aimable cousin, ce serait de nous envoyer, par quelque subtil enchantement, tout le sens, toute la force, toute la santé, toute la joie que vous avez de trop, pour en faire une transfusion dans la machine de ma fille ».*

Comme autre intervention chirurgicale, on opérait à cette époque les fistules à l'anus, affection dont a souffert le roi-soleil ; il fut opéré par Félix, premier chirurgien, le 18 novembre 1686, où, dit-on, « *le héros de cette bataille dut cependant tourner le... dos à l'ennemi* » (1). De même, les chirurgiens pratiquaient la taille, mais sans anesthésie : « *On fit une taille au marquis de Pouvenars* (2), *il a souffert cette opération avec un courage héroïque. Mme de Chaulnes m'a donné l'exemple de l'aller voir ; sa pierre est grosse comme un petit œuf ; il caquète comme une accouchée. Il a plus de joie qu'il n'a eu de douleur. Maurel fut aussi taillé il y a un mois* ». Puis, voici une description de petite chirurgie : « *A propos de supplice, en voici un petit qui vous fera frissonner : M. du Plessis avait aux deux pieds un petit mal*

---

(1) In : Les gaillardises de Mme de Sévigné, de Paul Lacour, docteur ès-lettres.

(2) Lettre à Mme de Grignan (10 janvier 1680).

comme vous en avez eu (1) ; au lieu du traitement que vous a fait Charon, il a trouvé ici un fort habile homme, un homme admirable, dit Mlle du Plessis, qui lui a proposé et a exécuté un petit remède anodin : c'est de lui arracher de vive force les deux ongles des orteils tout entiers, et toute la racine, afin, dit-il, que cette incommodité ne revienne plus. Il en était au lit quand nous sommes arrivés (2) ». Puis, quelques jours plus tard : « Il marche présentement comme un château branlant ou comme un cheval désossé ».

Quant aux connaissances d'anatomie de Mme de Sévigné, elles sont du domaine de la fantaisie. Voici ce qu'elle écrit à propos de la prise par les Français de la ville d'Aire le 5 août 1676 : « Les ennemis ont été tellement épouvantés de notre canon que les nerfs du dos qui servent à se tourner, et ceux qui font remuer les jambes pour s'enfuir, n'ont pu être arrêtés par la volonté d'acquérir de la gloire, et voilà ce qui fait que nous prenons des villes ». En décembre 1677, le célèbre président Lamoignon meurt : « Les médecins attribuèrent la mort à une pierre arrêtée dans un des uretères, et qui déterminait un transport au cerveau ». Magistra dixit !

## 2) Cliniques médicales :

Dans le domaine de la « médecine », nous entendrons les mêmes sons de cloche. La marquise avait une tante hydropique, Henriette de Coulanges, marquise de la

---

(1) Ongle incarné.

(2) Lettre à Mme de Grignan (16 juin 1671).

Trousse, elle a des étouffements (ce qui est très légitime) : « *Son visage est plus changé que si elle était morte depuis huit jours, les os lui percent la peau, elle est entièrement étique et desséchée. M. Veson (1) lui a signifié son arrêt : elle ne prend plus de remèdes, la nature ne retient plus rien ; elle n'est quasi plus enflée, parce que l'hydropisie a provoqué le dessèchement ; elle n'a plus de douleurs parce qu'elle n'a plus rien à consumer. Vous me demandez le mal de ma tante : c'est une hydropisie de vent et d'eau ; elle est très enflée et n'a plus de place pour se nourrir ; le lait qui est l'unique remède ne peut pas réparer tant de sècheresse, elle est usée, son foie est gâté ; elle a soixante-six ans, voilà son mal* ».

Une autre dame de Coulanges tombe également malade, et ceci en même temps que Mme de Beaujeu. Celle-ci semble avoir été plus gravement malade, car on lui a donné les derniers sacrements. Toutes deux sont en convalescence, mais chacune veut avoir été plus malade que l'autre. Mme de Sévigné raconte cela par le menu à sa fille : « *Quand on eût dit que Beaujeu avait reçu l'extrême-onction, Mme de Coulanges répondit d'une voix de l'autre monde : « Je le méritais autant qu'elle ». Que pensez-vous, ma chère enfant, de cette ambition ?* » La marquise vient voir fréquemment sa parente atteinte d'une fluxion de poitrine : « *Je suis dans la chambre, dans le jardin, je cause avec mille gens, je me promène, je ne prends point l'air de la fièvre* ». Puis elle va chez

---

(1) Médecin de Mme de la Trousse.

Beaujeu : « *L'émétique a ressuscité Beaujeu, car elle a été en vérité morte. Il n'est pas si aisé de mourir que l'on pense* ».

Le 24 août 1679, le Cardinal de Retz est à l'agonie : « *Il est accablé d'humeurs ; elles lui causent des faiblesses ; il a un hoquet qui marque la bile dans l'estomac* ».

Plus loin : « *Une jeune fille de dix-sept ans, belle, riche, de bonne maison, meurt en trois jours d'une vapeur de fille* ».

Désirons-nous avoir des notions cliniques sur l'apoplexie : le président Amelot en meurt (1) : « *Après avoir fait mille visites, il se trouva embarrassé le soir, et tomba dans une apoplexie épouvantable, dont il est mort ce matin à huit heures* ». Cette fois, la mort se trouve confirmée, elle « ne reprend rien » : « *J'ai vu cette pauvre madame Amelot, elle pleure bien ; je m'y connais* ». Puis, c'est Mme d'Escars qui a une attaque d'apoplexie (2), « *elle a fait grand peur à elle et à celles qui se portent trop bien* ». C'est également le comte de Boufflers qui est mort en passant d'une chambre à l'autre « *sans autre forme de procès* ». « *J'ai vu tantôt sa petite veuve (ils étaient mariés depuis un an) qui, je crois, se consolera* (3). *M. Izarn, un bel esprit, est mort de la même sorte* ». Plus loin, elle écrit encore à sa fille (4) : « *Si vous*

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (12 février 1671).

(2) Lettre à Mme de Grignan (1<sup>er</sup> mai 1671).

(3) A propos de la mort du comte de Boufflers, on rapporte que son cercueil fut renversé et tua net le curé. Ne peut-on pas voir dans ce fait la relation avec la fable de La Fontaine : « Le Curé et le Mort ». (Liv. VII, fab. X), écrite quinze jours après cet incident.

(4) Lettre à Mme de Grignan (4 octobre 1684).

avez besoin d'un petit deuil, je vous en fournirai un : M. de Montmoron mourut il y a quatre jours chez lui d'une violente apoplexie en six heures ». Enfin, c'est Mme de Conti qui est frappée (1) : « Elle n'est pas encore morte, mais elle n'a aucune connaissance ; elle est sans pouls et sans parole. Les médecins la martyrisent pour la faire revenir », Le fait est exact, car « elle était défigurée par le martyr qu'on lui avait fait à la bouche ; on lui avait rompu deux dents et brûlé la tête. C'est-à-dire que si les pauvres patients ne mourraient pas d'apoplexie, ils seraient à plaindre de l'état où on les met ».

Sur le chapitre de la goutte, Mme de Sévigné nous en a déjà exposé la pathogénie et l'anatomie pathologique, passons maintenant à l'aspect clinique, à propos d'un accès survenu au pied du duc de La Rochefoucault (2) : « Je le trouvai criant les hauts cris, les douleurs étaient à un tel point que toute sa constance était vaincue, sans qu'il en restât un seul brin ; l'excès de ses douleurs l'agitait de telle sorte qu'il était en l'air dans sa chaise avec une fièvre violente. Il me fit une pitié extrême ; je ne l'avais jamais vu dans cet état. Il me pria de vous le mander et de vous assurer que les roués ne souffrent point en un moment ce qu'il souffre la moitié de sa vie et qu'ainsi il souhaite la mort comme le coup de grâce ». On ne sait quel traitement il lui fut fait ; mais il ne va guère mieux, puisque dans une autre lettre la marquise écrit : « Son château en Espagne, c'est de se faire porter

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (5 février 1672).

(2) Lettre à Mme de Grignan (23 mars 1671).

*dans la maison ou dans son carosse pour prendre l'air ; il parle d'aller aux eaux. Je tâche de l'envoyer à Digne, et d'autres à Bourbon ».* Cette station-ci était plus indiquée que Digne, dont les eaux sont très alcalines. Quelles raisons Mme de Sévigné avait-elle pour préférer Digne à Bourbon ? Nous l'ignorons ; peut-être que cette station était plus à la mode ? Elle avait d'ailleurs, sur chaque maladie des conceptions spéciales ; voici comment elle prétend éviter la gravelle : « *Je n'ai point passé de décours sans prendre au moins deux pilules avec la petite eau. Je me suis accoutumée à prendre tous les matins un verre ou deux d'eau de lin ; avec ce remède, je n'aurai jamais de néphrétique. C'est à cette eau merveilleuse que la France doit la conservation de M. Colbert »...* « *M. le Procureur Général me détermina à cette eau de lin ; son père est mort de la gravelle ; il en a une telle peur qu'il s'est dévoué à cette eau ; il en boit en tout temps et croit être en sûreté. Comme le mien n'est pas mort de ce mal, je me contente d'en boire tous les matins ».* Si non e vero, e ben trovato. Après avoir été très malade, M. de la Rochefoucauld « *va mieux aujourd'hui, mais c'est toute l'apparence de la mort ; une grosse fièvre, une oppression, une goutte remontée »...* « *Il est question de l'Anglais (1), des médecins et du frère Ange ; il a choisi son parrain ; c'est frère Ange qui le tuera, si Dieu l'a ainsi ordonné ».* Deux jours plus tard, le mieux annoncé s'infirmes : « *Je*

---

(1) Célèbre à la Cour par l'application d'un nouveau remède : le quinquina.

*crains bien pour cette fois que nous ne perdions M. de la Rochefoucauld, sa fièvre a continué ». Il doit être très résigné (l'auteur des maximes ne pouvait pas faire moins), car, « c'est la maladie et la mort de son voisin dont il est question ; il n'est pas effleuré, il n'est pas troublé, il entend plaider devant lui la cause des médecins, du frère Ange et de l'Anglais, d'une tête libre, sans daigner quasi dire son avis ». Mais l'entourage de M. de la Rochefoucauld a moins de flegme. C'est l'avis de l'Anglais qui l'emporte : « .... Hier à cinq heures du soir, M. de la Rochefoucauld prit son remède de l'Anglais, et à huit encore ; mais par le combat du remède et de l'attumeur de la goutte, il est arrivé une si considérable évacuation, que quoique la fièvre ne soit pas encore dominée, il y a sujet de tout espérer. Pour moi, je suis persuadée qu'il en réchappera ; je suis convaincue avec Langlade, de qui j'ai appris tout ceci, que ce remède fera le miracle en entier ». Gaudemus? Hélas, non : deux jours plus tard, M. de la Rochefoucauld a rendu à Dieu son âme stoïcienne. Voici le dernier bulletin de santé, ou de mort, signé de la main « infailible » de Mme de Sévigné : « Hier samedi, le remède de l'Anglais avait fait des merveilles ; toutes les espérances de vendredi étaient augmentées ; on chantait victoire, la poitrine était dégagée, la tête libre, la fièvre moindre, des évacuations salutaires. Dans cet état, hier à six heures, il tourne à la mort ; tout d'un coup, les redoublements de fièvre, l'oppression, les rêveries ; en un mot la goutte l'étrangle traîtreusement, et quoiqu'il eût beaucoup de force et qu'il ne fut point abattu des saignées, il n'a fallu que quatre à*

*cinq heures pour l'emporter, et à minuit il a rendu l'âme ».*

Quant à la rage, il n'était plus du « *bel air* » de vous étouffer très gentiment entre deux matelas. Voici ce que Mme de Sévigné écrit à sa fille (1) : « *Au reste, si vous croyez les filles d'honneur de la reine enragées, vous croyez bien. Il y a huit jours que Mme de Ludres, Coëtlogon, et la petite de Vouvray furent mordues par une petite chienne qui était à Théobon ; cette petite chienne est morte enragée, de sorte que Ludres, Coëtlogon et Vouvray sont parties ce matin pour aller à Dieppe se faire jeter trois fois à la mer* ». Nous ne savons rien sur les résultats d'une telle thérapeutique.

Pour guérir l'asthme, Montesquieu conseillait de lire l'Histoire des Croisades, du Père Maimbourg, en ayant soin de ne respirer qu'après chaque période. Curieux procédé de spirométrie, utile à donner à Mme de Sévigné, qui ayant à « soigner » M. d'Hacqueville, se trouva fort embarrassée en présence d'un coryza : « *J'en suis en peine, car je n'aime la fièvre en rien, j'ai dit qu'elle consume, mais c'est la vie* ». Comme il est jeune, le malade guérit tout seul. Mais voilà que Mme de Puisieux s'avise d'avoir le même mal. La marquise perd la tête ; en « bon médecin\* » elle ne peut accepter la méthode expectative ; elle s'irrite de voir sa malade se rétablir d'elle-même : « *Elle est ressuscitée, mais n'est-ce pas mourir deux fois ?* » Vraiment, notre « confrère » a réponse à tout.

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (13 mars 1671).

### 3) Cliniques obstétricales

Mais il est temps de parler des « cliniques obstétricales » de notre « confrère ». Mme de Sévigné y déploya d'autant plus son savoir que sa fille tant aimée, multiplia ses couches sans demander avis à sa mère, ce dont celle-ci se plaindra à maintes reprises. Pour le premier accouchement, Mme de Grignan vient à Paris. La belle-mère tient son gendre au courant de l'état de santé de sa femme : « *Je ne vous dis point si j'ai soin de votre chère moitié (1), si j'ai la dernière application pour sa santé, et je souhaite que toute la barque arrive à bon port. Plût à Dieu que votre femme fut aussi heureuse que la petite Deville (2) ; elle vient d'accoucher d'un garçon qui paraît avoir trois mois. Ma fille disait tout à l'heure : « Ah ! que je suis fâchée ! la petite Deville a pris mon garçon, il n'en vient pas deux dans la même maison (333) ».*

Le samedi 15 novembre 1670, après une promenade à l'Arsenal, Mme de Grignan sentit des petites douleurs. Rentrée à l'hôtel, sa mère voulut envoyer quérir Mme Robinet (3), mais sa fille s'y opposa. On soupa ; elle mangea de bon appétit : « *Elle semblait n'avoir qu'une colique de fille* », écrit Mme de Sévigné, qui pour une fois eut raison. « *Enfin, comme j'allais envoyer malgré elle, quérir la Robinette, voilà des douleurs si vives, si extrêmes, si redoublées, si continuelles ; des cris si vio-*

---

(1) Lettre à M. de Grignan (15 août 1670).

(2) Femme du maître d'école.

(3) Sage-femme renommée.

*lents, si perçants que nous comprîmes très bien qu'elle allait accoucher. La difficulté, c'est qu'il n'y avait point de sage-femme ; nous ne savions tous où nous en étions ; j'étais au désespoir. Ma fille demandait du secours et une sage-femme, c'était alors qu'elle le souhaitait ; ce n'était pas sans raison, car comme nous eûmes fait venir en diligence, la sage-femme de la Deville, elle reçut l'enfant un quart d'heure après. Dans le moment, Pecquet arriva, qui aida à la délivrer. Quand tout fut fait la Robinette arriva un peu étonnée ; c'est qu'elle s'était amusée à accommoder Mme la Duchesse, pensant qu'elle en avait pour toute la nuit ». Mme de Sévigné poursuit : « Hélène, une de mes femmes, lui dit : « Madame, c'est un petit garçon. Je le dis au coadjuteur (1), et puis quand nous le regardâmes de plus près, nous trouvâmes que c'était une petite fille. Nous en sommes un peu honteuses, quand tout l'été nous avons fait des béguins au Saint Père ; je vous assure que cela rabaisse le caquet » (2). Les couches se passèrent fort bien ; n'en doutons pas, différemment, nous l'aurions su. Il faut excuser les appréhensions légitimes d'une maman dans ces moments-là, d'autant plus que Mme de Grignan avait déjà fait une fausse-couche peu de temps après son mariage. Aussi, ce retard d'avoir fait « quérir la Robinette » reviendra-t-il comme un leit-motiv à chaque accouchement.*

---

(1) Frère de M. de Grignan.

(2) On raconte qu'une princesse ayant accouché seule pendant la nuit sut bien de quel sexe était son bébé. Quand on vint près d'elle, elle dit : « C'est un garçon » ; et comme on était surpris de son affirmation, elle ajouta : « J'en suis sûre, j'ai tâté ».

Voilà Mme de Grignan enceinte une deuxième fois, elle est en Provence. Si loin, sa mère s'inquiète, et tout ce qui a rapport au nouvel état de sa fille l'intéresse : « *Mme de Béthune est encore grosse ; elle me fait grand pitié* (1). *On craint que la princesse d'Harcourt ne soit grosse aussi. Je vis hier Mme de Guise, elle m'a chargé de vous faire mille amitiés, et de vous dire comme elle a été trois jours à l'extrémité, Mme Robinet n'y voyant plus goutte, et tout cela pour s'être agitée sur la foi de la première couche, sans se donner aucun repos. L'agitation continue qui ne donne pas le temps à un enfant de pouvoir se remettre à sa place quand il a été ébranlé, fait une couche avancée qui est très souvent mortelle* ». Espérons que les « gros yeux » de la maman ont produit leur effet salulaire sur l'indocilité de Mme de Grignan. « *Mme de Crussol est grosse, et mille autres* » (2). Mais vite un trait, pour revoir le sourire de sa fille : « *Mme de Verneuil a été très malade de la néphrétique ; elle est accouchée d'un enfant nommé Pierre, car ce n'était pas Pierrot, tant il est gros* » (3). Ceci dit, la maman se tourmente à nouveau : « *On vous a tiré du canon qui vous aura émue* (4), *cela est très dangereux. On dit que Mme de Biez accoucha l'autre jour d'un coup de pistolet qu'on tira dans la rue* ». Puis, pour son gendre : « *Ce Grignan, malgré toutes ses iniquités, je le conjure au*

---

(1) Pitié par « reverbération », dirons-nous.

(2) Lettre à Mme de Grignan (15 mai 1671).

(3) Allusion piquante faite au chancelier Seguier qui avait ce prénom et était de petite taille : lettre à Mme de Grignan (6 mai 1671).

(4) Mme de Grignan, bien qu'enceinte avait accompagné son mari faisant une inspection à Marseille (lettre du 13 mai 1671).

moins, que puisqu'il fait les maux, il fasse les médecines, c'est-à-dire qu'il ait un soin extrême de votre santé (1). La belle-mère lui recommande, très discrètement, de ne pas multiplier les grossesses ; elle s'y prend le plus adroitement du monde : « Songez, que la jeunesse, la beauté, la santé, la gaieté et la vie d'une femme que vous aimez, toutes ces choses sont détruites par les recherches fréquentes du mal que vous faites souffrir ». Qu'en termes galants, ces choses-là sont dites ! Puis, de nouveau à sa fille : « Au nom de Dieu, si vous m'aimez, conservez-vous ; ne dansez point, ne tombez point, reposez-vous souvent, et surtout prenez vos mesures pour accoucher à Aix, au milieu de tous les prompts secours. Vous savez comme vous êtes expéditive, rangez-vous-y plus tôt que plus tard ». L'accouchement s'est admirablement passé, plaise à Dieu ! Mais un incendie a failli détruire le château de Grignan, la fille de Mme de Sévigné écrit aussitôt à sa mère, de peur qu'elle apprenne la nouvelle par une autre personne : « J'ai une extrême envie de savoir comment vous vous portez de cette frayeur, ; c'est mon aversion que les frayeurs, car, quoique je ne sois pas grosse, elles me le font devenir, c'est-à-dire qu'elles me mettent dans un état qui renverse complètement ma santé » (2). Mme de Grignan avait bien préjugé ; à quelque temps de là, elle annonce à sa mère la nouvelle. Celle-ci s'inquiète à nouveau et conjure son enfant de veiller à sa chère santé : « Au nom de Dieu, conservez-vous, évitez les occa-

---

(1) On signalait alors de nombreux cas de petite vérole à Marseille.

(2) Mme de Grignan disait qu'elle était enceinte chaque fois qu'il y avait le feu « quelque part ».

sions d'être effrayée. Je n'approuve guère d'avoir voyagé dans votre septième. Quelle est cette douleur de la hanche ? Votre garçon se serait-il changé en fille ? Prenez garde, les garçons ne sont pas si faciles à conduire que les filles ; ils veulent quelquefois s'échapper par le septième » (1). L'assertion est pour le moins gratuite, mais elle a cours encore aujourd'hui.

Comme Mme de Grignan accompagnait toujours son mari dans ses déplacements, suivant les excellents principes de bonne épouse, elle accoucha à Lambesc, où se tenaient les Etats de Provence. Mme de Sévigné aurait préféré qu'elle accoucha à Aix, où elle aurait pu avoir les prompts secours des « habiles » : « *Rappelez-vous votre premier accouchement, prenez garde d'être dépourvue. Avez-vous votre chirurgien ? La petite Deville me mande que vous le connaissez, c'est beaucoup. Je crains qu'il ne soit jeune, puisqu'il vous saigne, et les jeunes gens n'ont guère d'expérience* ». Mme de Grignan accouche d'un fils, comme l'avait prédit sa mère ; mais, au même moment la fille de Mme de Grignan, restée à Paris, chez sa grand'mère, a la variole : « *Pecquet en est épouvanté* ». L'enfant guérit : hosanna ! C'est un prodige cette petite fille, car « *Pecquet a admiré sa force d'avoir pu chasser ce venin, et croit qu'elle vivra cent ans, après avoir si bien commencé* ». Certes, personne ne pourra démentir une telle profession de foi.

Lors d'une autre grossesse de sa fille, Mme de Sévigné n'hésite plus à se sacrer sage-femme : « *Que votre ventre*

---

(1) Le septième mois.

*mme pèse. Songez que vous n'êtes pas seule à étouffer. Les avis que je donne à la Deville feraient croire à Mme Moreau que j'aurais eu beaucoup d'enfants : en vérité, j'en ai beaucoup appris depuis trois ans. J'avoue d'abord que l'honnêteté et la préciosité d'un long veuvage m'avait laissée dans une profonde ignorance, mais je deviens matrone à vue d'œil »... « Avez-vous votre sage-femme près de vous afin de vous accoutûmer à son visage ? Et votre garde ? Et vos femmes se souviennent-elles de tout ce que faisait Mme Moreau ? Aurez-vous au moins la prudence de ne point parler quand vous aurez la fièvre ? (tant de recommandations auraient de quoi élever la température). Que vous dirai-je enfin ? (mais plus rien, grâce pour la pauvre parturiente), j'ai la tête pleine de ces choses, je vous en parle, c'est naturel ; je vous ennuie, c'est naturel aussi. La jolie chose d'accoucher d'un garçon. Il arrive tant d'accidents aux femmes en couche, et vous avez la langue si bien pendue (et vous, Marquise ?) ». L'accouchement se présente bien : « Je suis tout étonnée de ne plus retrouver sur mon cœur ni le jour, ni la nuit, ce caillou que vous m'y avez mis par l'inquiétude de votre accouchement ». En effet, tout se passe bien, mais cette fois, Mme de Grignan n'a pas été aussi expéditive » ; il n'y eut que de petites indispositions : « Vous avez eu la colique, vous avez eu la fièvre de votre lait, mais vous voilà quitte de tout ». Toutefois, l'enfant est chétif. Vite un remède : « Donnez le bien à Dieu, afin qu'il vous le conserve. Mais d'où vient qu'il est si faible ? N'est-ce point ce qui l'empêchait de s'aider pendant le travail, car j'ai ouï dire aux femmes*

*qui ont eu des enfants que c'est cette faiblesse qui fait que l'on est bien malade ».*

Mme de Grignan vient à Paris. Après ces grossesses successives, sa santé s'en est ressentie. Mme de Sévigné trouve que c'est plus que suffisant ; vite, elle taille sa plume d'oie pour écrire à son gendre : « ... elle finira par être maigre comme Mme de Sainte-Herem (1) ». Elle fait à sa fille de sages recommandations, pour le moins très intimes : « *Je vous prie, ne vous fiez point aux deux lits, c'est un sujet de tentation. Faites coucher quelqu'un dans votre chambre* ». Munie de ce « préservatif », sa fille rentre à Grignan. Eût-il peu de valeur, ou ne fut-il pas employé, toujours est-il que Mme de Grignan est encore une fois enceinte, bien qu'il ne soit pas signalé le plus petit « feu de joie » sur qui on pourrait jeter la responsabilité. Mme de Sévigné, d'habitude si pleine d'indulgence pour sa fille, se fâche ; « *Je ne suis point contente de vous ; il faut que je vous gronde. Vous avez traité votre accouchement comme celui de la femme d'un colonel suisse (???)*. Vous ne prenez point assez de bouillons ; vous avez caqueté dès le troisième jour, vous vous êtes levée dès le dixième, et vous vous étonnerez après cela que vous êtes maigre ». La leçon a servi, car Mme de Grignan se rend aux raisons de sa maman : « *Vous m'obéissez pour n'être point grosse ; je vous en remercie de tout mon cœur. Ayez le même soin de me plaire pour éviter la vérole* ». Peine perdue, Mme de Grignan a une sixième grossesse et ac-

---

(1) Sa maigreur était légendaire.

couche d'un enfant né avant terme. Le médecin Amonio, en s'en retournant en Italie, visite Mme de Grignan et lui donne ses avis : « Si vous l'aviez eu », écrit la marquise, « sans doute il aurait sauvé votre fils ; il fallait le rafraîchir. L'ignorance me paraît grande de l'avoir échauffé ».

4) De quelques spécialités :

...« Pour votre enfant (1), voici de ses nouvelles : Je la trouvai pâle ces jours passés. Je trouvais que jamais les tétons de sa nourrice ne s'enfuyaient ; la fantaisie me prit de croire qu'elle n'avait pas assez de lait. J'envoyai quérir Pecquet, qui trouva que j'étais fort habile, et me dit qu'il fallait encore voir quelques jours. Il revint au bout de deux ou trois ; il trouva que la petite diminuait. Je vais chez Mme du Puy-du-Fou ; elle vient ici, elle trouve la même chose ; mais parce qu'elle ne conclut jamais, elle disait qu'il fallait voir. « Et quoi voir, lui dis-je, Madame ? » Je trouve par hasard une femme de Sucy qui me dit qu'elle connaissait une nourrice admirable : je l'ai fait venir ; ce fut samedi. Dimanche, j'allai chez Mme de Bournonville, lui dire le déplaisir que j'avais de lui rendre sa jolie nourrice. M. Pecquet était avec moi, qui dit l'état de l'enfant. L'après-dînée, une demoiselle de Mme de Bournonville vint au logis, et sans rien dire du sujet de sa venue, elle prie la nourrice de venir faire un tour chez Mme de Bournonville. Elle y

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (8 avril 1671).

va, on l'enmène le soir. On lui dit qu'elle ne retournerait plus ; elle se désespère. Le lendemain, je lui envoie dix louis d'or pour quatre mois et demi. Voilà qui est fait. Je fus chez Mme du Puy-du-Fou, qui m'approuva ; et pour la petite, je la mis dès dimanche entre les mains de l'autre nourrice. Ce fut un plaisir de la voir téter ; elle n'avait jamais tété de cette sorte. Sa nourrice avait peu de lait ; celle-ci en a comme une vache. C'est une bonne paysanne, sans façon, de belles dents, des cheveux noirs, un teint hâlé, âgée de vingt-quatre ans ; son lait a quatre mois ; son enfant est beau comme un ange. Pecquet est ravi de songer que la petite n'a plus de besoin ; on voyait qu'elle en avait et qu'elle cherchait toujours. J'ai acquis une grande réputation dans cette occasion ; je suis du moins comme l'apothicaire de Pourceaugnac, expéditive. Je ne dormais plus en repos de songer que la petite languissait, et du chagrin aussi d'ôter cette jolie femme, qui pour sa personne était à souhait ; il ne lui manquait rien que du lait. Je donne à celle-ci deux cent cinquante livres par an, et je l'habillerai, mais ce sera fort modestement. Voilà comme nous disposons de vos affaires ».

Sur la question des cheveux coupés, nous avons vu que Mme de Sévigné avait des idées arrêtées et originales. Aussi, quand il s'agit de couper les cheveux de son petit-fils, cela devient toute une affaire : « Gardez-vous bien de faire raser le petit marquis. J'ai consulté les habiles (1), c'est le moyen d'ébranler son petit cerveau, de lui faire

---

(1) Les médecins.

*avoir des fluxions, des maux d'yeux, des petites dents noires ; enfin il n'est pas assez fort. Faites couper ses cheveux fort courts aux ciseaux, voilà tout ce que vous pouvez faire présentement » (1).*

Mme de Sévigné s'oppose à faire saigner son petit-fils (2). *« Je ne comprends pas qu'elle puisse faire du bien à un enfant de trois ans. De mon temps, on ne savait pas ce que c'était que de saigner un enfant... Je crains que l'on ne fasse de votre fils, à force de l'honorer, comme on fait des enfants du Roy, et de ceux de M. le Duc ».*

Quant à l'hydrothérapie, voici ses idées (3) : *« Vous savez, ma belle, qu'on ne se baigne pas tous les jours ; de sorte que pendant les trois jours que je n'ai pas pu me mettre dans la rivière, j'ai été à Livry ».* Même science pour l'oto-rhino-laryngologie : *« C'est un mal fort sensible que d'avoir une amygdale enflée ; cela s'appellerait une esquinancie si l'on voulait ».* Ne la contrarions pas.

En orthopédie, il s'agit du petit marquis, son petit-fils, qui est délicat, et chez qui l'on craignait une conformation peu régulière (4) : *« Pour sa taille, c'est une autre affaire. On vous conseille de lui donner des chausses pour voir plus clair à ses jambes ; il faut qu'il agisse et qu'il se démène ; il faut lui mettre un petit corps un peu dur (5) qui lui tienne la taille ».* Et plus loin (6) : *« J'ai extrêmement le petit marquis dans la tête ; on m'a*

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (26 juin 1675).

(2) Lettre à Mme de Grignan (19 juin 1675).

(3) Lettre à Mme de Lafayette.

(4) Lettre à Mme de Grignan (6 mai 1676).

(5) Lisez : justaucorps.

(6) Lettre à Mme de Grignan (15 mai 1676).

*parlé de cautères sur le dos, mais je n'ai daigné vous mander cet admirable remède. Je crois qu'il faut en demeurer au corps de fer et aux petits régimes de M. de Pomponne* ». Elle propose, en somme, un corset de maintien, pour combattre une scoliose de l'adolescence découverte chez le petit marquis. Mais un tel appareil ne saurait être bien fait en Provence (1) : « *Songez bien, ma très chère, à ce que vous devez faire sur la taille de votre fils : cette seule raison vous doit faire consulter... ; mais s'il y a un lieu où l'on puisse le repêtrir, c'est ici, c'est-à-dire à Paris* ». Mais les craintes de ses mère et grand'mère ont été très exagérées, car le petit marquis se développa « à merveille », et « il se trouvera être un fort joli petit garçon, avec bien de l'esprit ».

Nous terminerons ce long chapitre sur une note gaie. La question des scrupules de conscience était fort à la mode vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, mais cela n'était pas du goût de Mme de Sévigné. Un laquais du coadjuteur, pris de remords, s'était fait trappiste (2), « *il en était revenu à demi-fou, n'ayant pu supporter ces austérités. On chercha un couvent de coton pour l'y mettre, et le remettre de l'état où il est. Je crains que cette Trappe, qui veut surpasser l'humanité, ne devienne les Petites Maisons* ». Pour être fort orthodoxe, la réflexion n'en est pas moins pleine de bon sens.

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (26 avril 1676).

(2) Lettre à Mme de Grignan (15 avril 1672).

## Les maladies de Madame de Sévigné

---

Mme de Sévigné n'a pas eu une santé aussi excellente qu'on a voulu le croire. Sans doute, quand elle écrit d'une part à son cousin Bussy-Rabutin : « *J'ai une santé florissante, à ne savoir qu'en faire* », et d'autre part à sa fille : « *Ma santé me fait honte ; il y a quelque chose de sot à se porter aussi bien que je le fais ; cela est encore au-delà de la médiocrité de mon esprit* », nous serions tentés d'être du même avis. Autant pour rassurer Mme de Grignan que par coquetterie, Mme de Sévigné n'avouera toujours qu'à regret ses indispositions, et quand ses rhumatismes la feront souffrir au point de ne pouvoir tenir une plume et de confier ce soin à une secrétaire, tout en décrivant « l'horreur de ses maux », elle s'empressera d'annoncer la guérison, laquelle se fera parfois attendre plusieurs années.

### 1) *Les indispositions :*

La première indisposition, relevée dans ses lettres, date de mai 1671 (1) : « *J'allais à la messe en calèche avec ma tante* (2) ; à moitié chemin, j'eus un grand mal de

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (7 juin 1671).

(2) Mme de la Trousse.

cœur ; je craignais les suites ; je revins sur mes pas, je vomis beaucoup. Voilà de grandes douleurs dans le côté droit, de grands vomissements encore, des douleurs redoublées et une suppression qui me tenait dès la nuit. L'alarme se met au camp, on envoie chez Pecquet qui eût de moi des soins extrêmes ; on envoie chez l'apothicaire ; on envoie quérir un demi-bain ; on envoie chercher de certaines herbes. Si j'avais eu dix laquais, ils auraient tous été employés. La colique dura tout le jour et même la nuit, mais elle disparut bientôt, et il n'en fut plus question ». S'agit-il d'une colique hépatique ou néphrétique, ou bien d'un simple embarras gastrique ? Car il faut faire la part de l'exagération, et se souvenir que la bonne société faisait volontiers des excès de table.

Mme de Sévigné part aux Rochers pour s'occuper de ses biens, qu'elle administrait avec beaucoup de sagesse ; elle savait compter. Elle prit part aux Etats de Bretagne où elle se dépensa et se distingua, puis elle rentre aux Rochers : « *Je mourrais de faim à ces festins splendides ; j'ai besoin de me rafraîchir, j'ai besoin de me taire (!!!!), tout le monde m'attaquait, et mon poumon était usé... Je vais me reposer et penser tout mon saoul à mes petites entrailles* (1).

Mme de Sévigné tient à ménager sa « belle santé » : avant de partir en Provence, elle écrit à Mme de Grignan : « *Je vous prie, quoiqu'on dise* (2), *de faire de l'huile de scorpion, afin que nous trouvions en même*

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (9 septembre 1671), sa petite fille.

(2) Expression sur laquelle Molière a exercé son ironie dans les Femmes savantes.

*temps les maux et les remèdes* ». Puis, faisant allusion à ce prochain voyage et à la joie de revoir sa fille : « *Les longues espérances usent la joie, comme les longues maladies usent la douleur* ».

En août 1674, Mme de Sévigné a un point congestif au poumon. Ce ne doit pas être trop grave, car son cousin Bussy-Rabutin la plaisante tout en lui conseillant une saignée, « *de quelque façon que ce soit* » (1).

Mme de Sévigné se fera saigner pour « *l'amour de sa fille* » (2). Mais un médecin (3) l'a prié de ne pas se purger de sitôt ; il lui donnera des pilules admirables, « *c'est le premier médecin de Madame, qui vaut mieux que tous les autres premiers médecins* ».

Mme de Sévigné a de la couperose sur les joues, Bourdelot la purge avec du melon glacé (???), et tout son entourage prétend que ce remède la tuera. Elle fait le traitement, mais convient qu'elle ne le fait qu'en tremblant. Puis, c'est le médecin de Lorme, rencontré chez une de ces amies à qui elle demandera une consultation : « *Il m'a promis de me requinquer* ». Elle prendra de sa poudre avant son départ pour la Bretagne, « *mais ce sera plus par civilité pour lui que par besoin* ». Nous savons par une lettre écrite à Bussy-Rabutin qu'elle ne dit à sa fille que la moitié de la vérité ; sa ménopause lui donne des malaises : « *J'ai bien eu des vapeurs, et*

---

(1) Lettre du comte Bussy Rabutin à Mme de Sévigné (16 août 1674) ; voir à ce sujet dans ce livre : *Les Méaventures Galantes du jeune marquis de Sévigné*.

(2) Lettre à Mme de Grignan (3 juillet 1675).

(3) C'était ce même médecin dont Madame disait ne pas avoir besoin.

*cette belle santé que vous avez vu si triomphante a reçu quelques attaques, dont je me suis trouvée humiliée, comme si j'avais reçu un affront ».*

Le 21 août, elle part pour Livry y prendre sa troisième médecine ; elle abandonne donc l'ordonnance du médecin de Lorme, pour suivre celle de Bourdelot, mais elle reprendra de la poudre l'hiver prochain ; en attendant, elle boira une tisane qui est un remède de canicule.

Enfin, elle part en Bretagne avec une malle de médicaments : *« Je porte une infinité de remèdes bons ou mauvais ; je les aime tous, mais surtout il n'y en a pas un qui n'ait son patron et qui ne soit la médecine de mes voisins ; j'espère que cette boutique me sera inutile, car je me porte extrêmement bien »*. Arrivée aux Rochers, elle écrit à sa fille : *« Ma santé est comme il y a six ans ; je ne sais d'où me vient cette fontaine de jeunesse ; mon tempérament fait précisément ce qui m'est nécessaire »*. En effet, tout va bien pour le moment ; elle écrit à son cousin qu'elle ne reste au lit que sept heures, mange peu et marche beaucoup.

Dans sa lettre du 19 novembre 1675, elle dit : *« C'est pour conserver ma vue que je vais à ce que vous appelez le serein »*. Elle boit à profusion de l'eau de Hongrie : *« Je m'en enivre tous les jours, j'en ai dans ma poche ; c'est une folie comme du tabac. Je la trouve excellente contre la tristesse »*. Puis elle prend des gouttes recommandées par son amie la princesse de Tarente : *« On doit en prendre quinze jours durant, deux gouttes dans le premier breuvage que l'on boit à table, et cela guérit entièrement »*. Sa confiance en ces gouttes doit

être très limitée, bien qu'elle ait sacré ailleurs la princesse de Tarente grand médecin : « ...elle (1) conte des expériences qui ont assez l'air de celles de la comédie du Médecin forcé (2) ; mais je les crois toutes, et je prendrai ces médecines dès que je me sentirai malade ». Voilà bien les gouttes omnibus.

2) *Les rhumatismes* :

Mme de Sévigné aimait à se promener le soir dans ses propriétés de Livry et des Rochers, pour y prendre le « serein ». Elle eut tout d'abord de petites douleurs rhumatoïdes auxquelles elle ne prit garde, mais bientôt une crise aiguë se déclara, ce dont elle informa aussitôt sa fille : « Devinez ce que c'est, mon enfant (3), que la chose du monde qui vient le plus vite et qui s'en va le plus lentement ; qui nous fait approcher le plus près de la convalescence, et qui vous en retire le plus loin ? Ne sauriez-vous le deviner ? Jetez-vous votre langue aux chiens ? C'est un rhumatisme ! » Ce rhumatisme débute à la nuque et évolue comme un torticolis. On fait une saignée au pied, on met des cataplasmes ; le 12 janvier la fièvre apparaît, le rhumatisme se généralise à tous les membres, et la phase aiguë de la crise durera au moins trois semaines ; la malade impotente, se plaint de douleurs vives, elle ne peut plus écrire, mais dicte ses lettres pour donner à sa fille tous les détails de son affection :

---

(1) La princesse de Tarente.

(2) Première dénomination du « Médecin malgré lui ».

(3) Lettre à Mme de Grignan (décembre 1675).

« Je me trouve enflée de tous les côtés : les pieds, les jambes, les mains, les bras, et cette enflure qui s'appelle ma guérison, et qui l'est effectivement, fait tout le sujet de mon impatience, et ferait celui de mon mérite, si j'étais bonne ». La fièvre tombe : « Cette fièvre était nécessaire pour consumer l'humeur du rhumatisme ». Un peu plus tard, elle décrit sommairement l'histoire de sa maladie : « Je vous assure que le rhumatisme est une des plus belles pièces que l'on puisse avoir (1) ; j'ai un grand respect, il a son commencement, son accroissement, sa période et sa fin. Heureusement que c'est à ce dernier terme que nous en sommes ». N'en croyons rien. Voyons le traitement : « Je me suis purgé une fois avec cette poudre qui a fait merveilles, je m'en vais encore en reprendre ; c'est le véritable remède pour toutes sortes de maux. On me promet après cela une santé éternelle. Dieu le veuille ! » Est-ce de la poudre d'antimoine ? Probablement, celle que lui avait recommandé le médecin de Lorme (2). Les enfants de Mme de Sévigné veulent à leur tour soigner leur mère, mais ils sont en désaccord sur le mode de traitement : le fils croit que le rhumatisme est une « réplétion épouvantable d'humeurs » et conseille l'antimoine, mais sa sœur prétend qu'avec un régime et un bouillon de séné chaque mois, sa mère serait guérie. Mme de Sévigné ne veut les départager et leur répond :

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (2 février 1676).

(2) Ce « bonhomme » de Lorme est un curieux médecin ; il s'occupait le plus sérieusement du monde de la danse comme thérapeutique salutaire après le repas. D'autre part, il affirme que les mêmes médicaments sont excellents pour les fous et les amants.

« Oh ! mes enfants que vous êtes fou de croire qu'une maladie se puisse déranger ! » Le rhumatisme se prolonge : « La fin infinie d'un rhumatisme est une chose incroyable (1) ; une main se renfle traîtreusement, un torticolis vous trouble. J'ai été malade de bonne foi pour la première fois de ma vie ». Mme de Sévigné doit rentrer à Paris, mais cela l'ennuie d'être impotente devant ses amies. Elle a cinquante ans et elle est coquette : « Je suis chagrine de rentrer à Paris comme estropiée. J'en ai piqué d'honneur mon médecin d'ici, et je prie mon fils qui est à Paris, de demander à quelque médecin s'il n'y a rien qui puisse avancer la guérison, après deux mois de souffrance. Ma main droite va toujours en empirado. Un rhumatisme est une chose sur quoi je veux faire un livre ; vous savez quelle bête c'est qu'un rhumatisme »... « Je suis maigre, mais j'en suis bien aise ; je me promène sur les pieds de derrière, et si l'on me veille encore, c'est parce que je ne puis me tourner toute seule dans mon lit, mais je ne laisse pas de dormir ». La consultation de Paris arrive : Mme de Sévigné se fait des lotions sur les mains pour hâter le dégonflement. De Lorme a conseillé de la poudre : « du bon pain, car elle fait précisément tout ce que l'on peut souhaiter et n'échauffe point du tout. J'espère que cette dernière prise achèvera de me guérir. Il y a neuf semaines que je n'ai point de mains. On ne saigne point en ce pays aux rhumatismes, et l'on me dit que je vais reprendre le fil de ma belle santé ».

---

(1) Lettre du 21 mars 1676.

Mme de Sévigné est de retour à Paris, mais la guérison annoncée et même promise, tarde à venir, elle est toujours impotente, il faut la faire manger. La poudre du « bonhomme » de Lorme ne lui a apporté aucun soulagement. Les médecins veulent l'envoyer faire une cure aux eaux de Bourbon, mais ses intimes l'en dissuadent. Mme de Sévigné commence à se décourager, son moral s'affecte : « *Je perds la jolie chimère de me croire immortelle... (1)* ». « *que je pourrais un jour passer dans la barque comme les autres et que Caron ne fait point grâce* ». Tout de même les phénomènes douloureux s'amendent, elle peut se servir de sa main droite et tenir une plume : « *Vous voyez que mon écriture prend sa forme ordinaire ; toute la guérison de ma main se renferme dans l'écriture. Je ne puis rien porter, une cuiller me paraît la machine du monde et je suis encore assujettie à toutes les dépendances les plus fâcheuses et les plus humiliantes que vous puissiez imaginer, mais je ne me plains de rien, puisque je vous écris* ». Elle continue à prendre de la poudre du « bonhomme », mais cela ne fait pas « merveille », car elle avoue : « *Mes mains ne se ferment point (2), j'ai mal aux genoux, aux épaules, et je me sens encore si pleine de sérosités, que je crois qu'il faut sécher ce marécage, et que dans le temps où je suis, il faut extrêmement se purger. Je prendrai aussi une légère douche à tous les endroits encore affligés du rhumatisme ; après cela il me semble que je me porterai fort*

---

(1) Lettre d'avril 1676.

(2) Lettre de mai 1676.

*bien* ». Bien que le moral de la marquise soit parfois très affecté, on voit qu'elle a la plus grande foi dans toutes les médications appliquées à ses maux.

De guerre lasse, elle se décide à partir aux eaux. Bourbon ou Vichy ? C'est Vichy qui l'emportera malgré l'avis des médecins. Elle couche à Courances, près de Fontainebleau, puis à Montargis, et arrive à Vichy le 16 mai 1676. Elle commence sa cure en prenant douze verres « *de ce liquide bouillant, d'un goût de salpêtre fort désagréable* » (1)... « *On boit, et l'on fait une fort vilaine mine, on tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend ses eaux, on parle confidentiellement de la manière dont on les rend ; il n'est question que de cela jusqu'à midi, et c'est tout ce que l'on désire* ».

Nous sommes portés à croire que Mme de Sévigné avait choisi Vichy parce que non seulement le « bel air » était de s'y rendre, mais aussi parce qu'elle y retrouverait plusieurs amies qui lui tiendraient compagnie. En effet, elle y retrouve Mme de Brissac venue suivre une cure pour une incontinence d'urine qu'elle gardait depuis l'enfance (2). Mme de Sévigné va la visiter et relate à sa fille le menu fait suivant : « *Mme de Brissac avait aujourd'hui la colique ; elle était au lit, belle et coiffée à coiffer tout le monde ; je voudrais que vous eussiez vu l'usage qu'elle faisait de ses douleurs, et de ses yeux, et des*

---

(1) Mme de Sévigné exagère un peu, car la source de Vichy la plus chaude n'a que 41°.

(2) Chacun en faisait des gorges chaudes, et le vaudeville s'en était même emparé.

*cris, et des bras, et des mains qui traînaient sur sa couverture, et les situations, et les compassions qu'elle voulait qu'on eût ; chamarrée de tendresses et d'admira-* *je regardais cette pièce et la trouvait si belle que mon* *attention a dû paraître un saisissement dont je crois on* *me saura gré ».*

Les médecins de Vichy sont antipathiques à Mme de Sévigné ; elle ne nous dit pas pourquoi. Elle a commencé « *les douches qui doivent désenfler ses mains, ses genoux et le reste* »... « *C'est une assez bonne répétition du purgatoire. On est toute nue dans un petit lieu souterrain, où l'on trouve un tuyau de cette eau chaude qu'une femme vous fait aller où vous voulez. Cet état où l'on conserve à peine une feuille de figuier pour tout vêtement est une chose assez humiliante. Derrière un rideau se met quelqu'un qui vous soutient le courage pendant une demie heure. C'était pour moi, un médecin de Gannat, que Mme de Noailles a mené à toutes ses eaux, qu'elle aime fort, qui est un fort honnête garçon, point charlatan, ni préoccupé de rien, qu'elle m'a envoyé par pure et bonne amitié* »... « *Je le retiens, dut-il coûter mon bonnet, car ceux d'ici me sont entièrement insupportables. Cet homme m'amuse, il ne ressemble point à un vilain médecin, il ne ressemble non plus à celui de Chelles (1), il a de l'esprit, de l'honnêteté, il connaît le monde, enfin j'en suis contente* ». Etre mondain ? Il n'en fallait pas davantage pour lui plaire.

Voici la description qu'elle nous donne de la douche :

---

(1) Amonio.

« Représentez-vous un jet d'eau contre quelque'une de vos pauvres parties, toute la plus bouillante que vous puissiez imaginer. On met d'abord l'alarme partout pour mettre en mouvement tous les esprits (1), et puis on s'attache aux jointures qui ont été affligées ; mais quand on vient à la nuque du cou (sic), c'est une sorte de feu et de surprise qui ne se peut comprendre ; c'est là cependant le nœud de l'affaire ». Après la douche, on la mettait dans un lit avec de chaudes couvertures pour obtenir la sudation. Pendant ce temps-là, le médecin-mondain lui faisait la lecture. Comme autres distractions, il y avait les promenades, les paysans dansant la bourrée le dimanche ; on se couchait de bonne heure.

Plus loin, elle parle encore des douches ; elles sont pour elle, un sujet d'étonnement mêlé d'admiration : « Mais parlons de la charmante douche ; j'en suis à la quatrième, j'irai jusqu'à huit (2). Mes sueurs sont si extrêmes que je perce jusqu'à mon matelas. Je pense que c'est toute l'eau que j'ai bu depuis que je suis au monde. Il paraît que je n'ai pas assez pleuré votre absence, puisqu'il me reste tant d'eau ; je crois qu'en huit jours, il en est sorti de mon pauvre corps plus de vingt pintes ». Aussi : « la tête et le corps sont en mouvement, tous les esprits en campagne, des battements partout ». Généralement les grandes sudations affaiblissent, mais chez Mme

---

(1) Mme de Sévigné fait-elle allusion aux « esprits animaux » de Descartes.

(2) Mme de Sévigné ne nous dit pas qu'un médecin lui ait prescrit un régime ou présidé à un traitement pour en surveiller ; il est à présumer qu'elle dirige elle-même la cure.

de Sévigné, c'est tout le contraire : « *Cela me donne des forces, ce qui prouve que ma faiblesse venait des superfluidités que j'avais dans le corps* ».

La cure a l'air de la soulager un peu ; elle souffre moins des genoux, mais les mains sont encore atteintes. Mme de Sévigné est fière de suivre courageusement son traitement ; il est vrai que cela fait tantôt trois semaines qu'elle persévère dans la même voie : « *Je suis le prodige de Vichy (1), pour avoir soutenu la douche courageusement. Mes jarrets en sont guéris ; si je fermais mes mains, il n'y paraîtrait plus. Pour les eaux, j'en prendrai jusqu'à samedi, elles me purgent et me font beaucoup de bien* » (2).

Malgré ces « eaux miraculeuses », les mains et les pieds ne guérissent pas vite. « *Je ne puis les fermer qu'autant qu'il faut tenir une plume ; le dedans ne fait aucun semblant de vouloir se désenfler. Que direz-vous des restes agréables d'un rhumatisme ?* »

Le 11 juin 1676, elle annonce à sa fille, son départ de Vichy, et bien qu'elle se vante de son admirable santé, elle n'est pas guérie de ses rhumatisme. Aussi, lui con-

---

(1) Lettre du 8 juin 1676.

(2) Mme de Sévigné fait des études sur l'action des eaux de Vichy : « ... une rose dans la fontaine bouillante, où elle fut saucée et resaucée, je l'en retirais comme de dessus sa tige. J'en mis une autre dans une poëlonnée d'eau chaude, elle y fut bouillie en un moment. Cette expérience dont j'avais ouï parler me fit plaisir ; il est certain que ces eaux-ci sont miraculeuses ». *Experientia fallax*, disait Hippocrate ; Mme de Sévigné n'avait pas pris toutes ces précautions pour faire une telle expérience ; un simple thermomètre lui aurait démontré que la poëlonnée d'eau chaude devait avoisiner 60 à 70°, et l'eau de Vichy, avons-nous déjà dit, a tout au plus 41°.

seille-t-on une cure au Mont-Dore. Mais elle trouve avoir pris suffisamment d'eau comme cela, et rentre à Paris, où elle se purgera de temps à autre, ce qu'elle appelle « *le cérémonial de Vichy* ». Toutefois, elle commence à entendre raison, et s'il lui arrivait de vouloir s'écarter de son régime, il suffirait de lui crier « *rhumatisme* ».

Comme ses mains sont toujours aussi raides, elle consulte, par correspondance, un ex-capucin, nommé Villebrune, et demeurant à Montpellier ; il lui envoie une « *poudre admirable* », pour lui enlever le reste de ses rhumatismes. Mais les mains restent dans le même état. C'est alors qu'elle a recours à des remèdes de bonne femme ; elle en essaie plusieurs, entre autres, les bains de sang chaud de bœuf.

A cette époque survient le fameux procès de la Brinvilliers (1).

Le sang chaud ne donna rien. Alors, on a recours à une pommade : « *J'ai une manière de pommade qui me guérira à ce qu'on m'assure* ». Un de ses médecins, de Lorme, la gronde de n'avoir pas suivi ses prescriptions, et d'avoir été à Vichy, quand les eaux de Bourbon lui avaient été recommandées. Quand au médecin Bourdelot, il lui conseille la marche et l'exercice « *de peur que ma rate ne se gonfle, d'où viennent mes oppressions* ».

---

(1) Condamnée comme empoisonneuse. « On ne lui posa pas la question, écrit Mme de Sévigné, de peur de compromettre des hauts bonnets. Enfin, c'est fait, la Brinvilliers est en l'air ; son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort grand feu, et ses cendres au vent ; de sorte que nous la respirons, et que par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante, dont nous serons tous étonnés ».

Mme de Sévigné se plaint d'essoufflement, et au lieu d'une « rate qui se gonfle », n'est-ce pas plutôt son cœur touché par le rhumatisme ?

Aussi, il est décidé que l'on provoquerait une consultation de trois médecins : de Lorme, Bourdelot et Veson. Pour Bourdelot et Veson, il ne convient pas de retourner à Vichy, faire une deuxième cure : *« Ils ne trouvèrent pas que cette dose de chaleur, si près l'une de l'autre, fut une bonne et prudente conduite. On n'oserait entreprendre ce voyage contre l'avis des mêmes médecins qui m'y avaient si bien envoyés. Je n'ai nulle opiniâtreté, et je me laisse conduire avec une docilité que je n'avais pas avant d'avoir été malade »*. Le 26 août 1676, nouvelle consultation ; cette fois Veson veut l'envoyer à Vichy, *« de Lorme dit que je m'en garde bien de cette saison ; Bourdelot dit que j'y mourrais, que j'ai donc oublié que je ne suis que feu, et que mon rhumatisme n'était venu que de chaleur. J'aime à les consulter pour me moquer d'eux ; peut-on rien voir de plus plaisant que cette diversité ? »* Aussi, Mme de Sévigné en profite pour faire ce qu'elle veut. Elle a d'ailleurs à sa disposition le mondain et distingué D<sup>r</sup> Amonio : *« J'ai présentement pour me conserver mon beau médecin de Chelles ; je vous assure qu'il en sait autant et plus que les autres. Vous allez médire de cette approbation ; mais si vous saviez comme il a bien gouverné depuis sept jours, et comme il a fait prospérer un commencement de maladie que je croyais avoir perdue et qui me prit à Paris, vous l'aimeriez beaucoup. Enfin, je me porte bien ; je n'ai nul besoin d'être saignée, je m'en tiens à ce qu'il m'ordonne, et je prendrai*

*ensuite de la poudre de mon bonhomme* ». Le médecin Amonio est venu la visiter ; Mme de Sévigné paraît enchantée de sa consultation : « *Voilà mon joli médecin qui me trouve en fort bonne santé, tout glorieux de ce que je lui ai obéi deux ou trois jours. Il fait un temps frais qui pourrait bien nous déterminer à prendre de la poudre de mon bonhomme ; ce grand remède qui fait peur à tout le monde est une bagatelle pour moi, il me fait des merveilles* ». En dépit de ces affirmations de bonne santé, les mains sont encore enflées ; Amonio recommande une pommade faite de moelle de cerf et d'eau de reine de Hongrie. On ne peut nier l'optimisme de Mme de Sévigné, et sa confiance en tous les remèdes. Malheureusement, la pommade ne tient pas les promesses d'Amonio ; Mme de Sévigné a encore une fois recours aux conseils empiriques ; le marquis de Brancas (1) préconise les bains de raisin écrasé ; elle essaie jusqu'au jour où la vue de ce bain l'écœure. La marquise prend chaque matin un bouillon de bétouine « *qui purge le cerveau avec une douceur très salutaire* (2). *C'est justement ce qu'il me faut ; j'en prendrai huit jours. Enfin, je ne pense qu'à ma santé ; c'est ce qui s'appelle présentement mettre du sucre sur du macaron* ».

Comme elle ne va pas mieux, elle s'en prend aux médecins : « *Ah ! que j'en veux aux médecins. Quelle fanterie que leur art ! Il n'y a qu'à voir ces messieurs pour ne vouloir jamais les mettre en possession de son*

---

(1) Le marquis de Brancas servit, dit-on, à La Bruyère de portrait sous le nom de Ménalque, dans « le Distrain ».

(2) Lettre du 16 septembre 1676.

*corps. C'est de l'arrière-main, qu'ils ont tué Beaujeu ; j'ai pensé vingt fois à Molière depuis que je vois tout ceci. J'espère cependant que Mme de Coulanges échappera, malgré tous les mauvais traitements ».*

Dix-huit mois plus tard (1), elle rendra hommage au savoir de Fagon (2) : « *Je veux vous rendre compte d'une conférence de deux heures que nous avons eue avec Monsieur Fagon, très célèbre médecin. Nous ne l'avions jamais vu, il a bien de l'esprit et de la science. Il parle avec une connaissance et une capacité qui surprend, et n'est point de la routine des autres médecins qui accablent de remèdes. Il n'ordonne rien que de bons aliments* ».

Mme de Sévigné va à Livry ; elle se promène le soir après dîner dans le jardin ; ses douleurs rhumatismales la reprennent (3) : « *Je les voudrais ressusciter et réchauffer, je voudrais enfin me soulager des cruelles douleurs qu'elles me font souffrir tous les soirs* »... « *Quisoni veut que je me fasse saigner parce que la saignée convient à ma santé ; le médecin anglais dit qu'elle est contraire au rhumatisme, et que si j'ôte mon sang qui consume les sérosités, je me retrouverai comme il y a quatre ans. Lequel croirai-je ?* » Mais, Mme de Sévigné trouve rapidement la solution : « *Je me purgerai à la fin de toutes les lunes, ainsi que j'ai fait depuis deux mois ; je prendrai*

---

(1) Lettre du 27 mai 1678.

(2) « Qui crescent Fagon » ; il n'était pas encore le premier médecin de Louis XIV, il ne le devint qu'en 1693, après avoir été nommé médecin de Madame la Dauphine en 1680.

(3) Lettre de septembre 1679.

de cette eau et de l'eau de lin, c'est là tout ce qu'il me faut ». C'est de l'eau de cerises dont elle veut parler ; c'est « souverain ».

En janvier 1680, Mme de Sévigné est à peu près guérie : « *Ma santé est parfaite (1), je vous ai mandé comme je m'étais purgée à merveille, et pris de cette eau de cerises. Pour mes mains, je crois qu'elles sont guéries, je n'y pense pas* ».

### 3) Les ulcères variqueux :

Un an plus tard, Mme de Sévigné se heurte la jambe ; il s'est formé une petite plaie (2) qui ne veut point cicatriser, malgré les applications de baume tranquille : « *Il est vrai qu'une petite plaie que nous croyions fermée a fait mine de se révolter, mais ce n'était que pour l'honneur d'être guérie par la poudre de sympathie, ce qui me fait courir à ce remède tout divin* ».

Sur le moment, le résultat a été satisfaisant, car elle écrit peu de temps après : « *Ma plaie a changé de figure, elle est quasi-sèche et guérie. Enfin, si, avec le secours de cette poudre que Dieu m'a envoyé par vous, je puis une fois marcher à ma fantaisie, je ne serai plus digne que vous ayez le moindre soin de ma santé* ».

En effet, la jambe est guérie, mais l'autre jambe a elle aussi un ulcère variqueux qui ne veut pas cicatriser :

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (12 janvier 1680).

(2) Ce ne sera que d'après une lettre écrite à Mme de Grignan, en août 1685, que nous pourrons avoir quelques explications sur l'étiologie de ce « mal de jambe ».

« Je vous prie de lui pardonner cette rébellion (1) envers un remède si merveilleux (2) ». Quatre jours après, elle écrit à nouveau à sa fille : « La cicatrice fait une fort bonne mine de vouloir s'avancer, et pour la presser encore davantage, nous ôtons l'huile avec votre permission, car nous avons suivi vos ordres, et nous mettons de l'onguent noir que vous avez envoyé, et qui ne nuira pas à la poudre de sympathie pour fermer entièrement la boutique »... « Ma jambe n'est ni enflammée, ni enflée, je n'ai point l'air malade, je me suis promenée ; ne me regardez pas comme une pauvre femme de l'hôpital, je suis belle »... (3) « Je crois les bouillons de chicorée fort bons ; j'en prendrai ; ne négligez pas vos amers, c'est votre vie ». Le fils de la marquise soigne sa mère selon les prescriptions de sa sœur, et lui rend compte des résultats obtenus : « La poudre de sympathie n'a point fait son miracle, mais nous a mis en l'état que l'onguent noir que vous avez envoyé achèvera bientôt ce qui reste à faire ». Mme de Sévigné se range à cet avis : « Je crois que la poudre de sympathie n'est point faite pour les vieux maux ; elle n'a guéri que la moins fâcheuse de mes petites plaies ». On essaye un emplâtre qui donne d'heureux effets : « Il attire ce qui reste et guérit en même temps. Ma plaie disparaît tous les jours ». Comme il y a un temps d'arrêt dans la cicatrisation : « Il me semble que le dernier emplâtre que vous m'avez envoyé est meilleur ».

---

(1) Lettre à Mme de Grignan du 31 janvier 1685.

(2) La poudre de sympathie.

(3) Mme de Sévigné avait alors 59 ans.

La jambe n'est toujours pas guérie. Etant donné la nature du mal, nous n'en sommes pas autrement surpris : « *Je ferai un fort bon usage de la poudre de Jossou* (1), *si la cicatrice de ma plaie avait besoin de ce secours, mais je suis guérie, grâce à Dieu* ». Gardons-nous de le croire, car peu de temps après, Mme de Sévigné avoue que « *lorsque sa dernière plaie a été fermée, il s'est jeté aux environs un feu léger* (2) *et des sérosités qui se sont répandues en six ou sept petites cloches qui se sont percées et séchées en même temps, à la faveur de l'eau d'Arquebusade, dont je me suis souvenue, et qui en deux jours m'a remise en état de marcher* ». Le mieux ne persiste pas ; on essaie un autre médicament qui ne donne pas de meilleur résultat : « *...la toile Gauthier n'y était pas bonne, elle avait fait ce qu'il fallait, et votre eau a fait le reste. On dit que cela est assez ordinaire aux longues plaies ; il se jette des sérosités entre cuir et chair, et comme elles ne s'en vont plus par la plaie, elles prennent cette voie, et cela passe comme une flamme, surtout quand on a une eau de sa chère fille qui se trouve à point nommé pour tout guérir* ».

Guérie, la jambe ? Que non ! « *C'est le temps qui m'a empêché présentement d'exercer ma nouvelle jambe* (3) : *je la traite encore comme une compagne ; je ne la mets pas à tous les jours, c'est une étrangère que je veux qui se raccoutume insensiblement avec moi* ». On remarquera que Mme de Sévigné n'a pas fait appel jusqu'ici à la

---

(1) Lettre de mars 1685.

(2) Périphlébite.

(3) Lettre de mars 1685.

science des capucins qui reçoivent les « compliments de l'Europe ». « Il y a quatre jours qu'il prit fantaisie à ma jambe d'enfler et de jeter des feux et des sérosités ». Tout doit aller pour le mieux, puisque « rien n'était capable de guérir les duretés et les roideurs de mon mollet, qu'une telle évacuation ».

Elle se décide à aller consulter les capucins : « ...être toujours trompée sur cette guérison, c'est une trop ridicule chose. Il y a toujours des loups dans les bergeries. La petite plaie est fermée et point fermée ; ma jambe commet des trahisons ». Les capucins traitent la jambe ; celle-ci va mieux, l'œdème a disparu : « la jambe malade ressemble à sa compagne qui depuis six mois était sans pareille ; mais la couleur n'est pas agréable, la lessive ne la blanchit pas ni l'eau d'Arquebusade (1) ». Le traitement des capucins consiste à faire des pansements avec certaines herbes, lesquelles après usage sont enterrées, et à mesure que celles-ci pourrissent, la plaie doit guérir ; cette inhumation a lieu deux fois par jour. De plus, on fait des lavages avec de la lessive, et on masse la jambe avec un baume. « Les capucins sont persuadés », écrit Mme de Sévigné à sa fille, « que la poudre d'yeux d'écrevisse dans une cuillerée de lait ferait des merveilles ».

Pour varier le traitement, la marquise suit le remède de la princesse de Tarente : huit gouttes d'essence d'urine dans un peu d'eau, mais cela lui donne des « insomnies ». Sa jambe est toujours indurée « tant il y a de séro-

---

(1) Pigmentation normale que laisse toujours après lui un ulcère variqueux.

*sités reconnées par les eaux froides »... « Mais à mesure que les herbes pourrissent l'endroit malade sue et se ramollit ». On se sert de « lessive de cendres. C'est dommage que vous n'alliez conter cela à des chirurgiens ; ils pâmeraient de rire, mais moi je me moque d'eux ».*

On essaie *« l'eau d'émeraude prescrite par les capucins ; elle guérit, console et perfectionne tout, et sent divinement bon ; si je ne la mettais pas sur ma jambe, je la mettrais sur son mouchoir »*. Si la guérison devait se faire attendre, on pourrait au besoin se servir de *« sang de lièvre couru »*, remède non approuvé par les capucins, et qui s'en sont même passablement moqué.

L'ulcère variqueux s'obstine à ne point guérir, la périphlébite augmente, et bientôt un érysipèle se déclare : *« Ne raisonnez point sur un érysipèle »* (1), écrit-elle à Mme de Grignan, qui vient d'un cours que la nature veut prendre, et que vous approuvez par ce qu'il ne fait pas mourir ». Elle quitte les capucins pour se mettre sous les auspices de la princesse de Tarente et de sa bonne : *« Il y a huit jours que ma jambe est enveloppée de pains de roses trempées dans du lait doux bouilli et rafraîchi, c'est-à-dire réchauffé trois fois le jour »*. Grâce à ce traitement tout ce qui était dans son imagination et dans ses espérances est devenu vrai. On emploie ensuite une pommade pour sécher. Et depuis, on n'entend plus parler, dans ses lettres de ses maux de jambes. Mme de Sévigné est guérie grâce aux soins éclairés de la princesse de Tarente, ou du moins la princesse bénéficie-t-elle de cette guérison.

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (26 juillet 1585).

4) *La vieillesse et la mort de Mme de Sévigné*

A mesure que les années vinrent avec ses mille et un petits ennuis, Mme de Sévigné était moins embarrassée de sa « *belle santé* », et dans ses moments de dépression, elle nous confesse avoir peur de la mort : « *Je suis encore plus dégoûtée de la mort ; je me trouverai malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle que, si je pouvais retourner en arrière, je ne demanderais pas mieux* ». Plus loin : « *Souffrirai-je mille et mille douleurs qui me feront mourir désespérée ? Aurai-je un transport au cerveau ? Mourrai-je d'un accident ? Je trouve la mort si terrible que je hais plus la vie par ce qu'elle m'y conduit, que par les épines dont elle est semée.* »

Le 3 avril 1686, elle écrit au président de Moulceau, que « *sa belle et triomphante santé est attaquée ; un peu de colique composée de bile, de néphrétique, de misères humaines, tout cela fait penser que l'on est mortelle* ». Mme de Sévigné parle ainsi, d'abord parce qu'elle arrive à la soixantaine, ensuite parce que ses parents et amis meurent les uns après les autres, et naturellement tous ces deuils lui rappellent qu'elle est aussi mortelle. C'est le comte de Saint-Aignan, puis le « *bien-bon* » abbé de Coulanges (1), après « *une fièvre continue qui dura huit jours comme chez un jeune homme* ». M. de Saint-Aubin meurt d'une pneumonie : « *On ne peut avoir d'espérance* », écrit la marquise à sa fille, « *que quand on ignore que les crachats faciles en pareil cas, sont une*

---

(1) Il mourut en août 1687 d'une fluxion de poitrine.

*marque de la corruption entière de toute la masse du sang, laquelle fait une génération perpétuelle, et fait enfin mourir. Vers minuit il eut une horrible vapeur à la tête, la machine se démontait ; il vomit ensuite, comme si ç'eut été encore un soulagement ; il eut une grande sueur, comme une crise, et rendit le dernier soupir ».*

A mesure qu'elle vieillit la marquise s'assagit : *« Je ne prodigue point ma santé, je mange sagement, je n'ai plus la fantaisie du serein, ni de la lune, je commence à me corriger de ces folies »*. Le marquis de la Trousse devient paraplégique ; il va un peu mieux depuis l'arrivée du frère de la Charité : *« les esprits courent »*, écrit sa sœur, Mlle de Méri, *« et le sentiment est revenu aux jambes et aux cuisses, mais que cependant il faut le transporter sur un brancard »*. Mme de Sévigné doute fort que les eaux de Bourbon améliorent cette paraplégie, *« car ces eaux ne font qu'ouvrir ; par conséquent, elles ne peuvent rajuster et resserrer ce qui est relâché et insensible »*.

La mort et les malheurs d'autrui la font de plus en plus réfléchir ; elle se couche de bonne heure, se lève tard, se promène, lit un Traité de Prière Perpétuelle du médecin Jean Ramon qui s'était retiré à Port-Royal.

Le 2 novembre 1689, elle écrit à Mme de Grignan, qu'elle pourrait lui envoyer une gazette détaillée de sa santé : *« Vous verriez dans l'article de la vessie, que tout ce pays est dans une parfaite tranquillité ; que les peuples sablonneux qui avaient fait autrefois quelques entreprises, font à présent leurs efforts en d'autres pays lointains ; qu'on a reçu des lettres des extrémités de ce*

*royaume qui portent que les jambes ne furent jamais ni mieux faites, ni plus en état de servir ; que les mains qui sont sur les frontières, ne sont plus sujettes aux fantaisies des nerfs, ni aux vapeurs ; qu'enfin cet état serait un pays parfait, si l'on y pouvait trouver la fontaine de Jouvence ».*

En 1690, Mme de Sévigné se trouve aux Rochers, où elle se dorlote ; elle prend du « lait cafeté », ou du « café laité », dont elle se trouve très bien. Dubois l'approuve fort pour la poitrine et pour le rhume, opinion partagée par Alliot : « Nous faisons ici bonne chère ; nous n'avons pas votre Sorgue, mais nous avons la mer et le poisson ne nous manque pas. Il nous vient toutes les semaines du beurre de la Provalaie, je l'aime et le mange comme si j'étais bretonne. Votre frère y marque toutes ses dents, et ce qui me fait plaisir, c'est que j'y marque encore toutes les miennes. Le soir, on mange un potage au beurre, puis des pruneaux et des épinards, et nous disons avec confession qu'on a de la peine à servir la Sainte-Eglise, voilà le chapitre du carême vidé » (1).

Mme de Sévigné quitte la Bretagne pour aller en Provence, où elle trouve son gendre atteint « de la collique et de la fièvre continue avec deux redoublements par jour ». La maladie fut arrêtée par « les miracles ordinaires du quinquina ». Huit mois plus tard, elle écrivait à Mme de Coulanges : « Nous avons passé l'hiver ici sans autre chagrin que d'y voir le maître de la maison atteint

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (19 février 1690).

*d'une fièvre dont le quinquina a eu toutes les peines du monde à le tirer, tout quinquina qu'il est ».*

Parents et amis meurent : c'est une de ses meilleures amies Mme de la Lafayette, dont elle apprend la nouvelle à Mme de Guitaud : « *Ses infirmités, depuis deux ans, étaient devenues extrêmes ; je la défendais toujours, car on disait qu'elle était folle de ne vouloir point sortir. Elle avait une tristesse mortelle (1) et ce n'est présentement que trop justifié. Elle avait deux polypes dans le cœur et la pointe du cœur flétrie (2). N'était-ce pas assez pour avoir ces désolations dont elle se plaignait ?* » (3).

Le comte de Bussy-Rabutin, son cousin, mourut le 9 avril 1693 ; Mme de Barbezieux, le 4 mai 1694, d'une petite vérole.

En 1694, la marquise de Sévigné va de nouveau en Provence, où elle mourra. Dans ce même temps, Mme de Sazei est empoisonnée par l'odeur de jonquilles ; on a prétendu « *qu'elle avait un rhumatisme des entrailles ; on la saigna trois ou quatre fois du pied en deux jours* »... « *Elle a des convulsions que seul l'opium peut apaiser, et dont elle a l'air de prendre de bien fréquentes doses* ». Elle ne mourut pas. La petite vérole emporte le fils unique de la belle Mme du Fresnol, la princesse d'Enrichement, Mme de Boisfranc, le fils de M. le

---

(1) On la surnommait : « le brouillard ».

(2) Plus vraisemblablement soit des concrétions fibrineuses, soit des végétations de l'endocarde.

(3) On voit qu'il y eut une autopsie de faite ; le cas est assez rare pour être rappelé.

premier président : « *tout en est rempli* », écrit à la marquise Mme de Coulanges.

La dernière lettre de Mme de Sévigné semble avoir été écrite à M. de Coulanges le 29 mars 1696, où son âme de mère et de grand'mère est accablée de douleur par la mort d'un jeune homme. Elle parle de la fatalité et se désole que la science soit impuissante à sauver ces jeunes vies.

Le 27 avril suivant elle mourait de la petite vérole, tant redoutée toute sa vie. Elle eut une forme maligne. Le docteur Raimond (de Cavaillon) pratiqua plusieurs saignées, mais, le docteur Chambon critiqua fort cette thérapeutique, tandis que de son côté, le docteur Raimond reprochait à son confrère des prescriptions de potions qui auraient été préjudiciables à la malade. De ce désaccord entre les médecins, on peut en inférer qu'il n'y avait pas, à cette époque, de traitement bien établi pour combattre la variole. Mme de Sévigné mourut le huitième jour de sa maladie, et son affection parut si maligne qu'elle fut enterrée avant les délais habituels.

De la même maladie moururent également sa fille (1) et son petit-fils (2).

---

(1) En 1705.

(2) En 1704.

## La santé de Madame de Grignan

---

La santé de sa fille fut un des gros soucis de sa vie. Cette fille, qu'elle aimait plus que tout, ne rendait pas toujours à sa mère l'affection que celle-ci lui prodiguait (1) et pourtant Mme de Sévigné eut toujours une petite préférence pour Mme de Grignan ; on dit même qu'elle l'avantagea par testament (2). Ces sentiments sont compréhensibles, si l'on envisage la distance qui séparait la mère de la fille, à une époque où les communications étaient longues, la vie mondaine du château de Grignan, les accouchements successifs de Mme de Grignan, sans parler des risques de contagion de la variole, qui régnait à l'état endémique, et dont les deux femmes devaient mourir, il n'en fallait pas plus pour éveiller, chez une maman pusillanime, une inquiétude sans cesse renouvelée par les plus petits événements. Aussi, retrouverons-nous dans presque chaque lettre adressée à Mme

---

(1) Contrairement à ce qu'il est dit couramment : « Que Mme de Sévigné mourut entre les bras de sa fille », il serait plus exact de dire, que Mme de Sévigné mourut « chez sa fille », mais celle-ci ne l'assista pas pendant sa variole, de peu de la contagion.

(2) Si Mme de Sévigné agit ainsi, elle le fit dans le but de subvenir aux frais d'un ménage qui devait mener grand train, en raison de la situation honorifique de M. de Grignan.

de Grignan des recommandations que celle-ci écoutait le plus souvent d'une oreille distraite. Mme de Sévigné revenait sans cesse sur ce sujet, en faisant appel au cœur de sa fille, afin d'être écoutée. Nous avons vu en quels termes, Mme de Sévigné lui écrivait au sujet de ses couches, et les soins dont elle la conjurait de s'entourer. Le plus menu fait devenait un sujet de crainte ; jusqu'au soleil dont elle priait sa fille de se garder : « *Votre soleil me fait peur. Les têtes tournent. On a des apoplexies comme on a des vapeurs, ici, et votre tête tournera comme les autres* ».

Après sa sizième couche, Mme de Grignan est très amaigrie : « *Préparez-vous à prendre du lait de vache, cela vous rafraîchirait et vous donnerait un sang raisonnable, qui n'irait pas plus vite qu'un autre et qui vous remettrait dans l'état où je vous ai vue* »... « *Engraissez ; tant que vous serez maigre, vous ne serez point guérie. Puisse-t-on avoir quelque peine à vous lacer. Je hais de voir si visiblement la côte d'Adam en votre personne. Je n'aime pas que votre gorge soit comme celle d'une personne étique, et soit par le sang échauffé et subtilisé, soit par la poitrine, vous devez toujours craindre le dessèchement* ». Mais Mme de Grignan ne veut pas avouer être malade ; sa mère n'en demande pas moins avis à Fagon (1) : « *sa maigreur provient de la sécheresse de ses poumons qui commencent à se flétrir* ». Il lui prescrit la tranquillité, le repos, le régime doux, des demi-bains, et des bouillons rafraîchissants. La comtesse de Grignan

---

(1) Lettre du 27 mai 1678 : « Qui crescent Fagon ».

a suivi la prescription ; elle a même pris du petit lait et s'est faite saigner, elle se sent mieux, et aussitôt sa mère de lui écrire que *« cela doit la mener au lait de vache : il n'y a que ce remède pour les maux de poitrine »*. Un peu plus tard, Mme de Sévigné écrit : *« Je voudrais bien que votre poulmon fut rafraîchi de l'air que j'ai respiré ce soir (1). Je vous souhaite une santé comme la mienne ; je voudrais avoir la vôtre à rétablir »*.

Comme Mme de Lafayette s'est fort bien trouvée du bouillon de vipères, vivement Mme de Sévigné envoie la recette à sa fille : *« On coupe la tête et la queue de cette vipère ; on l'ouvre, on l'écorche, et toujours elle remue ; une heure, deux heures, on la voit toujours remuer ; nous comparâmes cette quantité d'esprits toujours si difficiles à apaiser, à de vieilles passions, et surtout à celles de ce quartier »* (2). Elle conseille ensuite le lait d'ânesse : *« Elle (3) a été malade à l'extrémité, de la poitrine ; elle revient à vue d'œil avec du lait d'ânesse le soir et le matin ; elle avait une toux qui lui ôtait la voix. Je ne vous dis pas d'en prendre, puisqu'il vous est contraire et qu'il vous dégoûte et vous déplaît ; mais je me plains comme d'un très grand malheur que vous soyez privée d'un si sûr et si salutaire remède »*.

Lors d'un voyage en Bretagne, Mme de Sévigné consulte pour sa fille un guérisseur de Vannes, nommé la

---

(1) Mme de Sévigné est à Livry.

(2) Le Luxembourg ; allusion faite à la Grande Mademoiselle toujours éprise de M. de Lauzun.

(3) Mme de Sévigné parle d'une de ses amies.

Rouvière (1) : « *Suivez ses conseils ; je m'en vais bien faire valoir à Mme de Tianges qu'il a guéri son frère* (2), *je voudrais bien qu'il vous guérisse aussi* ».

Mme de Grignan écrit à sa mère qu'elle prend des bains dans le Rhône ; celle-ci ne l'approuve pas, car cela ne peut convenir qu'à une personne bien échauffée. Mme de Grignan n'en continue pas moins ses bains, et s'en trouve fort bien, puisqu'en septembre elle n'a plus de « coliques » et que sa poitrine « s'en est fort bien accommodée ». Mais ce mieux est de courte durée : « *Si j'étais à votre place* », lui écrit la marquise, « *j'aurais obéi ponctuellement à la Rouvière ; j'essaierais mille petits remèdes inutiles, pour en trouver un bon* »... « *Mon impatience et mon peu de vertu me feraient une occupation continuelle de l'espérance d'une guérison* ».

Mme de Grignan se soignait mal en effet : elle se couchait tard, se levait tôt, prenait du thé et du café plus que de raison, « *ce qui ne valait rien à un sang aussi brûlant que le sien* », disait sa mère. Et celle-ci ajoutait : « *Faites le souvenir de la pervenche, ne l'abandonnez pas tout à fait, ne fût-ce que par reconnaissance. Enfin, ma bonne, quoi qu'il en soit, consolez-vous et guérissez-vous avec votre bonne pervenche, bien verte, bien amère, mais bien spécifique à vos maux, et dont vous avez senti les grands effets ; rafraîchissez-en cette poitrine enflammée* ».

Comme sa fille se plaint d'une douleur intercostale,

---

(1) Mai 1680.

(2) M. de Vivonne.

elle lui conseille des frictions de baume tranquille, préparation que les capucins délivraient avec parcimonie, afin de lui accorder plus de vertu : « *On en met huit gouttes sur une assiette chaude ; on fait une friction locale ; on met un linge chaud par dessus. Les capucins en ont vu des miracles* ». Pour augmenter l'action de ce baume, les capucins « *y souffrent autant de gouttes d'essence d'urine mêlées* ». Mme de Grignan suit les prescriptions des capucins, elle a fait « *tous leurs remèdes chauds et violents, sans en être seulement émue* ».

Après le soleil, c'est le mistral qui inquiète la marquise : « *La bise de Grignan qui vous fait avaler la poudre de tous les bâtiments de vos prélats, me fait mal à votre poitrine* » (1).

La santé de sa fille est toujours médiocre. Mme de Sévigné continue à engager sa fille à se soigner, d'éviter tout surmenage, « *autrement on devient une femme de verre* » (2) Comme de la Fayette a « *des vapeurs d'épuisement qui sont les plus dangereuses et les plus difficiles à guérir* », et qu'elle fût saignée, elle écrit : « *Jé voudrais que vous eussiez été saignée ; quel inconvénient y trouveriez-vous ? Cela vous eut débouché les veines, cela eut donné du jeu et de l'espace à votre sang* ». Mme de Grignan avait aussi des vapeurs, elle avait quarante-trois ans, c'était déjà les premiers symptômes de la ménopause : vertiges, étourdissements, « in-

---

(1) Lettre du 29 novembre 1688.

(2) Lettre du 6 avril 1689.

*quiétudes dans les jambes* », aussi devait-elle souvent rester immobile dans son fauteuil et « *compter les so-  
lives* ».

En somme, les indispositions de Mme de Grignan n'ont jamais été bien graves. Si elle n'avait pas eu de couches multiples, elle eut eu comme sa mère une assez bonne santé ; comme elle aussi, elle devait être frappée de la même maladie, la variole, dont elle mourut en 1705 à l'âge de cinquante-neuf ans.

---

## Les mésaventures galantes du jeune marquis Charles de Sévigné

---

L'originalité de ce chapitre ne consistera pas en la relation de deux faits assez communs en eux-mêmes, soit d'une part la « timidité » d'un jeune coquebin, et d'autre part le « cadeau » que lui fit une dame de la cour, mais à propos des confidences intimes entre une mère et son fils.

Peu de mamans, même « camarades », ne sauraient de nos jours supporter d'avoir avec leur fils de telles conversations, encore moins en relater les moindres détails aux autres membres de la famille, et surtout à sa fille, même si celle-ci était mariée.

Nous savions déjà que Mme de Sévigné ne dédaignait point les propos grivois (1) et qu'elle savait y répondre avec beaucoup d'esprit. Son cousin, Bussy-Rabutin, ne lui offrait-il pas de *« lui faire voir bien du pays »*, *« que les femmes d'un bon tempérament, demeurées veuves de bonne heure et un peu contraintes, sont su-*

---

(1) « Il (son fils) me contait l'autre jour qu'un comédien voulait se marier, quoiqu'il eût un certain mal un peu dangereux, et son camarade lui dit : « Eh, morbleu ! attends que tu sois guéri, tu nous perdras tous ! Cela m'a paru fort épigramme » (lettre à Mme de Grignan, 8 avril 1671).

jettes aux vapeurs, et qu'il vaut mieux prendre un galant que du vin émétique » (1). Mme de Sévigné répond à son cousin (2) : « Votre médecin qui dit que mon mal sont des vapeurs, et vous qui me proposez le moyen d'en guérir, n'êtes pas les premiers qui m'avez conseillé de me mettre dans les remèdes spécifiques ; mais la raison de n'avoir point eu de précaution pour prévenir ces vapeurs m'empêchera encore d'en user pour les guérir. Le désintéressement dont vous voulez que je vous loue dans le conseil que vous me donnez n'est pas si estimable qu'il l'aurait été du temps de notre belle jeunesse : peut-être qu'en ce temps-là vous auriez eu plus de mérite ». Le cousin a compris, mais sa retraite est honorable (3) : « C'aurait été grand dommage si vous fussiez morte ; tous vos amis y auraient fait une perte infinie ; pour la mienne, elle aurait été telle que, quelque intérêt que je prenne en votre vertu, j'aimerais mieux qu'il lui en coûtât quelque chose, et que vous vécussiez toujours ; car enfin, ce n'est pas seulement comme vertueuse que je vous aime, c'est encore comme la plus aimable femme du monde » (4).

On voit que Mme de Sévigné avait réponse à tout ; elle n'était ni prude, ni hypocrite ; si elle accueillait

---

(1) Lettre du comte Bussy-Rabutin à Mme de Sévigné (16 août 1674).

(2) Lettre du 5 septembre 1674.

(3) Lettre du comte Bussy-Rabutin à Mme de Sévigné (10 septembre 1674).

(4) Mme de Sévigné n'hésitait pas, pour faire un trait d'esprit, à aborder les sujets les plus scabreux ; n'écrivit-elle pas un jour à.... : « Venez donc me voir ; je sais bien que Montecucq n'est qu'un trou, mais les environs en sont charmants ». (In : Les Gaillardises de Mme de Sévigné, de Paul Lacour, docteur ès-lettres).

les avances des plus hardis, c'était en coquette bien résolue à ne point laisser dépasser certaines bornes. Nul ne se serait avisé d'aller plus loin, c'est-à-dire de passer de la théorie à l'action, car elle aurait su y opposer une barrière infranchissable. On n'est pas néanmoins sans être surpris de la voir se prêter aux étranges confidences de son fils, qui l'entretenait de ses conquêtes féminines dans des termes qui effaroucheraient une pudeur moins prompte à s'alarmer. Elle ne prenait point plaisir à ces récits, mais désirait ainsi garder la confiance de son fils et pouvait plus aisément l'exhorter à rentrer dans la bonne voie. Une indulgente tendresse est naturelle aux mamans, mais il faut bien avouer que dans ce rôle, Mme de Sévigné ne sut pas toujours garder toute la gravité désirable, et surtout qu'elle fit à sa fille le récit très circonstancié des fredaines de son frère, sans lui épargner aucune des « gaîtés » les plus vives du sujet. Mais telle était cette femme d'une vie irréprochable ; telles étaient les libertés de sa plume ; telles étaient aussi les mœurs du temps, que la préciosité de l'hôtel de Rambouillet n'avait pas en vérité fait tomber dans une pruderie trop rébarbative.

Quant au fils, c'était, des deux enfants de Mme de Sévigné, celui qui ressemblait le plus à sa mère par le caractère ; il avait la même bonté, la même facilité d'humeur, le même mélange de candeur et de finesse d'esprit. Courageux, mais faible de caractère, il ne savait « *refuser tout ce qui plaisait aux autres* » (1), et

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (22 avril 1671).

c'était le seul point où il différait de la marquise. Saint-Simon, qui voyait en courant et jugeait au vif tous ses portraits, avait noté cette ressemblance entre la mère et le fils. Son amour filial était touchant. Non jaloux de l'excessive tendresse de sa mère pour sa sœur, au contraire il s'associait à elle dans cette affection. Dans les désordres où sa jeunesse se laissa entraîner, il ne voulut jamais rien cacher à sa mère, non comme un fanfaron, mais comme un étourdi, qui venait se faire gronder et se laisser dire « un petit mot de Dieu ».

Après avoir servi dans l'armée, où sa mère lui avait acheté, à la compagnie de son cousin de la Trousse, une charge de guidon, le marquis de Sévigné revient à Paris au mois de février 1671, où il séjournera quelques mois. A vingt-trois ans, n'est-il pas normal de faire un peu la fête ? Il avait comme compagnons de plaisir Racine, Boileau et peut-être la Fontaine. Faire la fête était du « bel air », et tout jeune gentilhomme devait participer aux « diableries », dont Mme de Sévigné avait tant de crainte. Le jeune marquis s'adressa, suivant l'usage, aux beautés célèbres, et fixa son choix sur Ninon de l'Enclos (1), et dans le même temps à la Champmêlé (2).

Suivant son habitude, Ninon commença par essayer

---

(1) Ninon de l'Enclos avait alors cinquante et un ans; elle avait été autrefois la maîtresse du père. En parlant de lui, Bussy-Rabutin dit : « Il aimait partout, et n'aima jamais rien de si aimable que sa femme » (In : Histoire Généalogique).

(2) Anne Desmares avait alors vingt-sept ans; elle débuta au théâtre en 1669 et eut en 1670 le plus grand succès dans Bérénice. Elle se maria au sieur de Champmêlé; elle mourut en 1689.

de pervertir les sentiments religieux du jeune marquis. Elle raillait sa « *simplicité de colombe* », et trouvait qu'il ressemblait trop à sa mère (1). A tous points de vues, Mme de Sévigné ne pouvait approuver le choix de son fils ; et aussitôt de s'en plaindre à sa fille (2) : « *Votre frère entre sous les lois de Ninon ; je doute qu'elles lui soient bonnes. Il y a des esprits à qui elles ne valent rien ; elle avait gâté son père. Il faut le recommander à Dieu. Quand on est chrétienne, ou du moins qu'on veut l'être, on ne peut voir ces dérèglements sans chagrin* »...

« *Elle est dangereuse cette Ninon* (2). Si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous ferait horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes gens est pareil à celui d'un certain M. de Saint-Germain (4) que nous avons vu une fois à Livry... Je suis vraiment touché du mal qu'elle fait à mon fils sur ce chapitre.... Nous faisons nos efforts, Mme de la Fayette et moi pour le dépêtrer d'un engagement si dangereux... Ce sont des soupers délicieux, c'est-à-dire des diableries ».

Contrairement à ce qui se passe d'habitude, la mère eut gain de cause, sur le point de vue théologique du moins. D'autre part, le ciel écouta ses prières, car le jeune marquis fut contraint et forcé de quitter ses premières maîtresses.

---

(1) Elle n'y réussit point ; au contraire, les années l'affermirent dans sa foi religieuse, et il finit ses jours dans la dévotion. Voulut-il suivre l'exemple de Pascal ?

(2) Lettre à Mme de Grignan (13 mars 1671).

(3) Lettre à Mme de Grignan (1<sup>er</sup> avril 1671).

(4) Ce Saint-Germain joignait l'impiété à la débauche.

Ses résistances à ses leçons impatienta la courtisane philosophe ; elle se lassa surtout de la froideur de son amant. Nous le savons par Mme de Sévigné : « *Parlons un peu de votre frère (1) : il a eu son congé de Ninon. Elle s'est lassée d'aimer sans être aimée. Elle a demandé ses lettres, on les a rendues : j'ai été fort aise de cette séparation. Je lui disais toujours un petit mot de Dieu, et le faisais souvenir de ses bons sentiments passés et le priais de ne point étouffer le Saint-Esprit dans son cœur. Sans cette liberté de lui dire en passant quelque mot, je n'aurais pas souffert cette confidence dont je n'aurais que faire. Mais ce n'est pas tout : quand on rompt d'un côté, on croit se racquitter de l'autre ; on se trompe. La jeune merveille (2) n'a pas rompu, mais je crois qu'elle rompra. Voici pourquoi : mon fils vint hier me chercher du bout de Paris pour me dire l'accident qui lui était arrivé. Il avait trouvé une occasion favorable, et cependant, oserais-je le dire ? son dada demeura court à Lérída (3). Ce fut une chose étrange ; la demoiselle ne s'était jamais trouvée à pareille fête : le cavalier en désordre, sortit en déroute, croyant être ensorcelé ; et ce qui vous paraîtra plaisant, c'est qu'il mourait d'envie de me conter sa déconvenue... Nous rîmes fort ; je lui dis que j'étais ravie qu'il fut puni par où il avait péché. Il s'est pris à moi, et me dit que je lui avais donné de ma glace, qu'il se passerait fort bien de la ressemblance,*

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (8 avril 1671).

(2) La Champmêlé.

(3) Allusion aux chansons écrites à propos du siège de Lérída par le comte d'Harcourt (1646), et par le duc d'Enghien (1647).

que j'aurais bien mieux fait de la donner à ma fille. Il voulait que Pecquet (1) le restaurât ; il disait les plus folles choses du monde, et moi aussi ; c'était une scène digne de Molière. Ce qui est vrai, c'est qu'il a l'imagination tellement bridée, que je crois qu'il n'en reviendra pas de sitôt. J'eus beau l'assurer que tout l'empire amoureux est rempli d'histoires tragiques ; il ne peut se consoler. La petite Chimène (2) dit qu'elle voit bien qu'il ne l'aime plus, et se console ailleurs. Enfin, c'est un désordre qui me fait rire, et que je voudrais de tout mon cœur qui le put retirer d'un état si malheureux à l'égard de Dieu... Ninon disait l'autre jour à mon fils qu'il était une vraie citrouille fricassée dans la neige. Vous voyez ce que c'est que de voir bonne compagnie ; on apprend mille gentilleses ».

Le marquis était non seulement chagrin, mais vexé ; il croyait à un sortilège. On lui avait noué l'aiguillette ; Il s'étourdit en faisant continuellement la fête, au point que sa mère en est désolée (3) : « Vous avez très bien deviné : votre frère est dans le bel air par dessus les yeux ; point de pâques, point de jubilé, avaler le péché comme de l'eau ; tout cela est admirable. Je n'ai rien trouvé de bon en lui que la crainte de faire un sacrilège ; c'était mon soin aussi que de l'en empêcher, mais la maladie de son âme est tombée sur son corps, et ses maîtresses sont d'une manière à ne point supporter cette incommodité avec patience. Dieu fait tout pour le

---

(1) Un des médecins ordinaires et familiers de la marquise.

(2) La Champmêlé.

(3) Lettre à Mme de Grignan (15 avril 1671).

mieux. J'espère qu'un voyage en Lorraine rompra toutes ces vilaines chaînes. Il est plaisant, il dit qu'il est comme le bonhomme Eson (1), il veut se faire bouillir dans une chaudière avec des herbes fines pour se ravigoter un peu. Il me conte toutes ses folies, je le gronde, et je fais scrupule de les écouter, et pourtant je les écoute. Il me réjouit, il cherche à me plaire ; je connais la sorte d'amitié qu'il a pour moi. Il est ravi de ce qu'il dit ».

Le marquis revient à de meilleurs sentiments (2), il commence à avoir assez du « *bel air et des diableries* » où son « *dada demeure court à Lérída* », et peu à peu le pauvre pécheur se repend (3) : « Mon fils n'est pas encore guéri de ce mal qui fait douter ses précieuses maîtresses de sa passion. Il me disait hier au soir que pendant la semaine sainte, il avait été si véritablement dévergondé, qu'il lui avait pris un dégoût de tout cela, qui lui faisait bondir le cœur ; il n'osait y penser, il avait envie de vomir. Il lui semblait toujours de voir autour de lui des panerées de tétons, et quoi encore ? des tétons, des cuisses, des panerées de baisers, des panerées de toutes sortes de choses, en telle abondance, qu'il en avait l'imagination frappée et l'a encore, et ne pouvait pas regarder une femme : il était comme les chevaux rebutés d'avoine. Ce mal n'a pas été d'un moment. J'ai pris mon temps pour faire un petit sermon là-dessus : nous avons fait ensemble des réflexions chrétiennes ; il

---

(1) Eson était le vieux père de Jason, rajeuni par Médée.

(2) Suivant l'adage latin : « *In medio leporum surgit aliquid amari, quod, in ipsis floribus angat* ».

(3) Lettres à Mme de Grignan (17 et 22 avril 1671).

entre dans mes sentiments, et particulièrement pendant que son dégoût dure encore. Il me montra des lettres qu'il a retirées de cette comédienne ; je n'en ai jamais eu de si chaudes, ni de si passionnées ; il pleurait, il mourait. Il croit tout cela quand il écrit, il s'en moque un moment après ; je vous dis qu'il vaut son pesant d'or ».

Mais la trêve n'a été que de courte durée. Sa faiblesse de caractère l'a encore une fois entraîné : « Il se fait mal au cœur à lui-même. Je lui dis qu'il me fait mal au cœur aussi, je lui fais honte ; je lui dis que ce n'est point la vie d'un honnête homme. Il a quitté la comédienne après l'avoir aimée par-ci, par-là. Vous savez que Ninon l'a quitté aussi ; il était malheureux quand elle l'aimait ; il est au désespoir de n'en plus être aimé, et d'autant plus qu'elle n'en parle pas avec beaucoup d'estime : « C'est une âme de bouillie, c'est un corps de papier mouillé » Elle voulait l'autre jour lui faire donner les lettres de la comédienne, il les lui donna ; elle en a été jalouse. Elle voulait les donner à un amant de la princesse (1), afin de lui faire donner quelques petits coups de baudrier. Il me le vint dire : je lui dis que c'était un infâme que de couper la gorge à cette petite créature pour l'avoir aimé, qu'elle n'avait point sacrifié ses lettres comme on voulait lui faire croire pour l'animer ; qu'elle les lui avait rendues ; que c'était une vilaine trahison et basse et indigne d'un homme de qualité, et que même dans les choses malhonnêtes, il y avait

---

(1) La princesse de Tarente, qui recherchait volontiers les hommages des jeunes gens (nihil novi...).

de l'honnêteté à observer. Il entra dans mes raisons, il courut chez Ninon, et moitié figue, moitié raisin, moitié par adresse, moitié par force, il retira les lettres de cette pauvre diablesse ; je les ai fait brûler. Vous voyez par là combien le nom de comédienne m'est de quelque chose..... Nous sommes très bien ensemble (1), je suis sa confidente, et je conserve cette vilaine qualité, qui m'attire de si vilaines confidences, pour être en droit de lui dire mes sentiments sur tout. Voilà bien des folies, mais comme vous y prenez intérêt, il m'a semblé qu'elles ne vous ennuieraient pas ».....

« Je crois que le chapitre de votre frère vous a divertie ; il est présentement en quelque repos. Il voit pourtant Ninon tous les jours (2), mais c'est un ami. Il entra l'autre jour avec elle dans un lieu, où il y avait cinq ou six hommes ; ils firent tous une mine qui la persuada qu'ils le croyaient possesseur ; elle connut leurs pensées, et leur dit : « Messieurs, vous vous damnez, si vous croyez qu'il y ait du mal entre nous ; je vous assure que nous sommes comme frère et sœur ».

Sur ce, Mme de Sévigné part aux Rochers ; elle décide son fils à la suivre (3) : « J'enmène votre frère et le dérobe à toute la honte de ses mauvais procédés. Vous jugez bien que ses maîtresses ne seront pas inconsolables ».

En Bretagne, le jeune marquis reçoit de sa sœur une

---

(1) La marquise et son fils.

(2) Lettre à Mme de Grignan (27 avril 1671).

(3) Lettre à Mme de Grignan (18 mai 1671).

lettre (1), (2) ; « *La lettre que vous avez écrite à mon fils n'est pas fricassée dans la neige, comme lui disait Ninon; vraiment elle est fricassée dans du sel à pleines mains, depuis le premier mot jusques au dernier, elle est parfaite. Je lui laisse le soin de vous répondre* ».

A son retour à Paris, le jeune marquis y séjourne peu de temps, et rejoint son régiment en Lorraine.

Quelques années passèrent, pendant lesquelles le jeune marquis guerroya bravement. En octobre 1676, il quitte sa compagnie et vient chez sa mère pour se soigner d'un rhumatisme dans la cuisse et le talon (3). Il espère pouvoir passer l'hiver près de sa « *maman mignonne* ». Sa sœur vient également à Paris. Son caractère léger reprend ses droits, et malgré le rhumatisme de sa jambe, il « court les aventures ». Entre autres intrigues, il y en a une avec Mme du Gué Bagnols, sœur de Mme de Coulanges, où il fut surpris par le mari. L'aventure aurait pu tourner au tragique, sans l'adresse du marquis à remettre un bandeau sur les yeux de celui qu'il trompait. Sa mère était au courant ; elle contait « l'affaire » à sa fille (4) : « *Vous auriez bien ri si vous aviez su tous les détails de cette aventure* ». Vraiment, Mme de Sévigné dépasse ici son rôle de mère, et de pareils traits peignent une époque : voilà un bon et honnête jeune homme qui ne se faisait aucun scrupule d'une trahison,

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (7 juin 1671).

(2) Lettre de Mme de Grignan au marquis de Sévigné.

(3) Nous avons peu de renseignements sur la nature de ce rhumatisme ; il est possible que ce soit une sciatique.

(4) Lettre à Mme de Grignan (novembre 1676).

parce que c'est une trahison galante, et sa mère, femme d'une vie irréprochable, qui ne trouve que matière à plaisanter dans les désordres de son fils, et s'amuse beaucoup de lui voir encore six maîtresses après le départ de Mme du Gué Bagnols.

Au mois d'août 1677, le marquis de Sévigné rejoint l'armée du Roi dans l'est. La paix signée avec le prince d'Orange, il revient à Paris en 1678. Il va aux Rochers, et pendant ce séjour en Bretagne, sa mère essaie de le marier. Mais il aime mieux conter fleurette à la petite de la Coste (1), puis à la fille de son ami Torquédec, chez qui il prolonge son séjour plus que Mme de Sévigné ne le souhaita.

En 1680, il est de retour à Paris. Il rejoint son armée à Douai, mais les armes ne l'intéressent plus ; il songe même un moment à céder sa charge. Sa compagnie est désignée pour Fontainebleau où se trouve à ce moment-là le Roi et toute la cour, où par sa situation, son rang et sa fortune, il aurait pu trouver mille « distractions ». Il négligea la cour, tandis qu'il fréquenta assidûment une « *grande maison* » (2). C'était la maison de la duchesse de Ventadour, future gouvernante de Louis XV, séparée depuis 7 ans de son vilain mari, fort galante avant de devenir dévote. Ses assiduités près d'elle faisaient très mauvais effet à la cour (3) : on ne sait pourquoi, car on n'y

---

(1) Cette demoiselle avait trente ans, était sans beauté et sans fortune ; sa mère ne pouvait approuver son fils. Plus d'une fois, elle devait lui reprocher son « goût breton ».

(2) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan (26 juin 1680).

(3) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan (7 juillet 1680).

était pas trop rigoriste, mais il faut dire que les passions du marquis de Sévigné, auxquelles on ne croyait jamais, lui donnaient toujours du ridicule. Mais cette passion lui valut quelque chose de plus. Suivant son habitude le fils relate le fait à sa mère, mais l'aveu doit être difficile à exprimer; car la marquise ne comprend pas (1) : « *Mon fils me parle de la grosse cousine (2) d'une étrange façon ; il ne désire qu'une bonne cruelle pour le consoler un peu ; une ingrate lui paraît une chimère ; voilà le style de Mme de Coulanges, c'est celui dont il se sert ; et en parlant de quelque argent qu'il a gagné avec elle (« la cousine »), il me dit : Plût à Dieu que je n'y eusse gagné que cela ! Que diantre veut-il dire ? Il me promet mille confidences ; mais il me semble ensuite d'un tel discours, il doit dire comme l'abbé d'Effiat : « Je ne sais si je me fais bien entendre ». Tout ceci entre nous, s'il vous plaît, et sans retour ».* Le fils raconte plus explicitement à sa maman ce « *qu'il a trouvé sous le dais* » ; aussitôt Mme de Sévigné d'en informer sa fille (3) : « *Mon fils aura besoin de patience, car enfin il n'est rien de plus certain que l'on trouve sous le dais des sortes de malheurs qui doivent bien guérir des vanités de ce monde ; il y a eu de la perfidie, de la méchanceté ; enfin tout ce qui peut faire souhaiter une cruelle* ». La maladie se précise, mais on ne nous dit pas explicitement de quoi il s'agit. La marquise se fâ-

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (24 juillet 1680).

(2) Mme de Ventadour était duchesse ; on sait que le roi « donnait volontiers du « cousin » au ducs. »

(3) Lettre à Mme de Grignan (31 juillet 1680).

che pour de bon et son mécontentement vis-à-vis de la « cousine » ne connaît plus de bornes : « Ma fille (1), il y a des femmes qu'il faudrait assommer à frais communs : entendez-vous bien ce que je vous dis là ? oui, il faudrait les assommer : la perfidie, la trahison, l'insolence, l'effronterie sont les qualités dont elles font l'usage le plus ordinaire ; et l'infâme malhonnêteté est le moindre de leurs défauts. Au reste, pas le moindre sentiment, je ne dis pas d'amour, car on ne sait ce que c'est, mais je dis de la plus simple amitié, de charité naturelle, d'humanité ; enfin, ce sont des monstres, mais des monstres qui parlent, qui ont de l'esprit, qui ont un front d'airain, qui sont au-dessus de tous reproches, qui prennent plaisir de triompher et d'abuser de la faiblesse humaine, et qui étendent leur tyrannie sur tous les états... Mettez un cadre à toute cette belle peinture, et vous en ferez le portrait d'une dame que je ne veux point nommer ».

Tout d'abord, le jeune marquis a pris la « chose » sur un ton badin (2) : « J'ai trouvé ici une de vos lettres, ma petite sœur, et j'ai vu en même temps celle que vous avez écrite à ma mère ; j'en ai pensé mourir de rire, malgré les terreurs dont j'ai été frappé deux ou trois jours ; elles commencent un peu à se dissiper, et j'espère que si ma maladie n'a pas un beau nom en grec, elle pourra au moins se nommer en français sans faire rougir personne... Mais que dites-vous de la pein-

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (28 août 1680).

(2) Lettre de Charles de Sévigné à Mme de Grignan (28 août 1680),

ture que ma mère vous fait des femmes qu'il faudrait étouffer entre deux matelas ? Elle est vraiment d'après nature, et nous espérons aussi qu'elle aura son cadre ». Et quelques jours après, il écrit encore à sa sœur (1) : « Nous passons ici notre temps tout doucement ; c'est l'aversion que j'ai conçue avec beaucoup de raison contre les « dais » qui me fait aimer la simplicité de la campagne et l'horreur de nos bois ».

En dépit de cette bonne humeur, l'état de santé du jeune frère ne s'améliore point (2) : « Votre petit frère, franchement, ne se porte pas trop bien ; il est trop heureux d'être ici en repos ; pour moi, je ne le crois point en sûreté : je crois que c'est une consolation pour lui de pouvoir se plaindre avec moi, et je suis fort aise aussi de pouvoir, au travers de mes gronderies, lui être bonne dans cette bizarre occasion. Vraiment, il aurait mieux valu être « fricassé dans la neige » que dans une sauce de si haut goût (3). Il me semble que vous ne voulez pas trouver cette aventure assez extraordinaire ; et songez que la personne aimée, c'est-à-dire haïe, n'en est pas plus émue, ni plus embarrassée que si l'on se plaignait d'un rhume de cerveau. Cela me paraît punissable, et je ne sais comment M. de la Reynie, qui entend si bien la police, n'a point donné ordre à ces sortes de trahisons ».

Cette fois, le marquis s'associe au ressentiment de sa

---

(1) Lettre de Charles de Sévigné à sa sœur (1<sup>er</sup> septembre 1680).

(2) Lettre de Mme de Sévigné à sa fille (4 septembre 1680).

(3) Mme de Sévigné veut-elle parler ici d'une blennorrhagie contractée sous le « dais » ?

mère ; le même jour, il écrit à sa sœur : « *Je suis en fort méchante humeur : ma mère vous en touche un petit mot en passant. Je ne vois que M. de la Reynie qui puisse me faire justice de la trahison qu'on m'a faite... Qui croirait qu'une personne qu'on voit assise chez la Reine traiterait son homme comme elle m'a traité, et qu'elle offrirait comme consolation des remèdes aussi bizarres que ceux qu'elle me propose ?... Je ne vous embrasse point, je vous baise encore moins : ce n'est pas que peut-être je ne me porte fort bien ; mais peut-être aussi je me porte fort mal ; l'alternative est fâcheuse, et « peut-être » est gaillard ».*

Si la maladie suit son cours, les explications données par Mme de Sévigné à sa fille ne nous apprennent pas la nature de l'affection, au contraire (1) : « *Nous avons eu de grandes terreurs ; Dieu merci, elles sont devenues paniques, et il en sera quitte pour de petits anodins : ce n'était rien ce qu'il avait ; ce n'était qu'un peu de gale, qui était le reste de la chaleur de quelques médecines un peu vigoureuses, qu'il avait prises à Paris ; en vérité, c'est une grande joie que d'être sorti de cette peine* ». Mais ce mieux dont elle se loue n'est que passer (2) : « *Il est malade des remèdes ; il en a fait dont il n'avait pas besoin ; ils ont agi sur son sang, et l'ont mis dans un tel mouvement qu'il est survenu de ces effroyables élevures qui donnent du chagrin à ceux qui les ont et à ceux qui les voient* » (3) : « *Parlons de votre*

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (8 sept. 1680).

(2) Lettre à Mme de Grignan (15 septembre 1680).

(3) Lettre à Mme de Grignan (6 octobre 1680).

pauvre frère. Un coquin de chirurgien de Paris, après, lui avoir fait bien des remèdes, l'assure qu'il est guéri, et ne lui ordonne que du petit lait pour le rafraîchir. Votre frère en prend dans cette confiance, et cependant il perd un temps qui est bien précieux ; il s'est trouvé enfin dans un état à maudire ce diantre de petit lait : en sorte qu'il a vu cet homme que je vous ai dit qui est habile, et qui le traite actuellement selon le mérite de ce mal, sans néanmoins le séquestrer. Nous espérons qu'avec le temps, sa santé se rétablira ; nous le consolons, nous l'amusons, Mme de Marbœuf, une jolie femme de Vitré et moi ». Est-il permis d'avoir une idée plus nette du mal dont est atteint le marquis par l'observation suivante de sa mère ? (1) : « L'inquiétude que me donne mon fils n'est que trop bien fondée ; et par ce que son mal à la tête et ses douleurs continuent malgré la quantité de remèdes qu'il a déjà pris, je lui ai proposé d'aller à Paris, comme à la source de tous les biens et de tous les maux ; il ne l'a jamais voulu, croyant que ce n'était rien, et prenant une grande confiance à cet homme dont je vous ai parlé : je n'ai point de pouvoir sur mes enfants. Le médecin dit qu'il n'a jamais vu un mal comme celui-là ; mais si le caractère de ce mal est tout nouveau, la source où il a été pris doit être bien ancienne ».

Mais le marquis va mieux. Mme de Sévigné en informe aussitôt sa fille (2) : « Nous avons enfin réussi par

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (16 octobre 1680).

(2) Lettre à Mme de Grignan (30 octobre 1680).

*un bon gouvernement à le remettre dans son naturel, plus de fièvre, plus de douleurs, assez de forces ; il n'y a plus qu'à le guérir de cette santé et non pas à le ressusciter : c'est à quoi nous allons travailler ».*

Désormais, nous ne saurons plus rien de cette maladie qu'un médecin même n'a pu diagnostiquer, car Mme de Grignan vient à Paris en novembre 1680 ; Mme de Sévigné n'a plus besoin d'écrire en Provence, et c'est grand dommage pour nous, car il ne nous est plus permis que de faire des suppositions sur la nature de ce mal « *tout nouveau* » contracté sous un « *dais* ». Il serait délicat d'affirmer que ce furent des manifestations « *spécifiques* ». Les maladies vénériennes n'étaient pas très bien classifiées à cette époque, et pourtant on connaissait déjà les symptômes du mal napolitain. Tout ce que nous pouvons dire est que le marquis de Sévigné mourut à l'âge de soixante-cinq ans, sans avoir retrouvé nulle part de renseignements ayant donné ultérieurement des complications à un mal vénérien contracté pendant sa jeunesse. Sa femme eut bien quelques indispositions, et bien qu'elle n'eut point d'enfants, on ne signale pas de fausse-couches ; elle mourut à un âge assez avancé.

---

## Les « confrères » de la Marquise de Sévigné

---

Mme de Sévigné ne fut pas seule à son époque à « *exercer la médecine* », et notre étude serait incomplète, si nous omettions de parler de quelques autres « *médecins-mondains* », dignes de figurer dans ce cénacle médical in partibus. Les gens bien nés s'occupaient volontiers de notre art, et nombre de médicaments ou recettes portèrent même des noms illustres.

Parmi les plus grands « pontifes », la princesse de Tarente se « *piquait volontiers de médecine* », Mme de Sévigné avait son « confrère » en haute estime : « *C'est une espèce de médecin ; elle a fait son cours en Allemagne* » (1). Ce à quoi elle ajoutait très sérieusement : « *où elle m'assure avoir fait des cures à peu près comme celles du Médecin malgré lui* ». Et plus loin : « *Elle est le meilleur médecin du monde ; c'est que tout de bon les capucins admirent sa boutique* ». Puisque les capucins l'affirment, inclinons-nous. Ne donna-t-elle pas à l'abbé de Coulanges une thériaque céleste (2), afin de le guérir

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (24 juillet 1680).

(2) Lettre à Mme de Grignan (25 février 1685).

de ses maux de tête ? « Elle guérit une infinité de gens ; elle a des compositions rares et précieuses, dont elle nous a donné trois prises qui font un effet prodigieux ». Aussi, Mme de Sévigné n'hésitera pas, quand l'occasion se présentera, de faire appel au savoir de ce docte médecin (1) : « C'est elle qui serait mon médecin si j'étais malade ; elle est habile, et m'a promis une essence entièrement miraculeuse qui l'a guérie de ses horribles vapeurs. On en met trois gouttes dans tout ce que l'on veut, et on guérit comme par miracle ». La princesse suit d'ailleurs ses propres prescriptions : étant un peu souffrante elle se fait suer dans une boîte fumigatoire (2) : « La bonne princesse de Tarente a été un peu malade ; elle se fait suer dans une vraie machine. Feu le comte du Lude disait qu'il n'avait jamais eu de mal, mais qu'il s'était toujours fort bien trouvé de suer ; sérieusement c'est un des remèdes que Duchêne (3) recommande pour toutes les douleurs du corps ».

La marquise de Sévigné consultera la princesse pour son ulcère variqueux (4) : « Vous pouvez aussi vous moquer de mon infidélité qui me faisait toujours approuver les derniers remèdes et maudire ceux que je

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (2 octobre 1675).

(2) Lettre à Mme de Grignan (5 janvier 1676).

(3) Médecin très estimé au XVII<sup>e</sup> siècle ; il fut médecin de l'Hôtel des Invalides. Mme de Sévigné rapporte de lui le mot suivant : « Ne vous laissez pas inourir d'inanition. Quand la digestion est trop longue, il faut manger, cela consomme un reste qui ne fait que se pourrir et fumer, si vous ne réchauffez pas par les aliments (p p p) ». Mme de Sévigné est satisfaite de ces explications, et les comprend : « Saint-Aubin en a fait cent fois l'expérience » ajoute-t-elle.

(4) Lettre à Mme de Grignan (22 juillet 1685).

quittais, il faut que toute chose prenne fin, et selon toutes les apparences, l'honneur de la guérison en sera réservé aux remèdes doux de la princesse de Tarente (1), et de la femme parfaitement habile qui me vient panser tous les jours ». Cette guérison prédite était prématurée, car peu de temps après survint une phlébite. Mme de Sévigné reste fidèle à son « médecin », et à ses drogues : « Je suis sous le gouvernement de cette princesse et de sa bonne et capable garde qui lui fait tous ses remèdes, qui est approuvée des capucins, qui guérit tout le monde à Vitré et que Dieu n'a pas voulu que je connusse plus tôt par ce qu'il voulait ».

La fille de Mme de Sévigné est également médecin ; elle donne des conseils à sa mère. On échange de la casse et du séné avec la Provence (2) : « Quel plaisir de vous entendre discourir sur tous les chapitres que vous traitez. Celui de la médecine me ravit ; je suis persuadée qu'avec cette intelligence et cette facilité d'apprendre que Dieu vous a données, vous en saurez plus que les médecins ; il vous manquera quelque expérience, et vous ne tuerez pas impunément (3) comme eux ; mais je me ferais bien mieux à vous pour juger d'une maladie »..... « Corbinelli (4) vous adore de vouloir appren-

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (26 juillet 1685).

(2) Lettre à Mme de Grignan (24 novembre 1679).

(3) Allusion au « Malade Imaginaire » (3<sup>e</sup> intermède).

Dono tibi et concedo

Virtutem et puissanciam

... occidendi

Impune per totam terram.

(4) Philosophe équivoque, chrétien équivoque, caractère équivoque, mais homme d'esprit (in : Les grands écrivains de la France, notice biographique, p. 146).

*dre la médecine ; vous êtes toujours son prodige »... « Apprenez, apprenez, faites votre cours ; il ne vous faudra d'autre licence que de mettre une robe rouge comme dans la comédie ».* Certes, Mme de Sévigné mêle à ses compliments un peu d'ironie, mais son amour-propre est flattée, et son amour maternel n'est pas autrement surpris de trouver autant de sagesse en son enfant. Nous savons déjà que Mme de Sévigné n'aime guère les saignées pour elle-même, aussi est-elle tout à fait d'accord avec sa fille, quand celle-ci lui recommande, au mois de novembre (1), de se faire saigner pendant le carême, car ajoute-t-elle, *« vous m'en expliquez très bien les raisons »*. Plus tard, elle lui dira encore (2) : *« Voilà des réflexions dont vous vous moquerez peut-être ; mais songez-y, vous qui raisonnez mieux que des médecins »* (3). Si Mme de Grignan est toutefois bon mé-

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (24 novembre 1679).

(2) Lettre à Mme de Grignan (21 décembre 1689).

(3) Mme de Sévigné ne fut pas toujours tendre pour nos confrères du XVII<sup>e</sup> siècle : « Ah ! que j'en veux aux médecins ! Quelle forfanterie que leur art ! On me contait hier, la comédie de ce Malade Imaginaire (comédie représentée pour la première fois au Palais-Royal, le 10 février 1673), que je n'ai point vue : il était donc dans l'obéissance exacte de ces messieurs ; il comptait tout : c'était seize gouttes de vin dans treize cuillerées d'eau ; s'il y en eut quatorze tout eut été perdu. Il prend une pilule, on lui a dit de se promener dans sa chambre, mais il est en peine, et demeure tout court, par ce qu'il a oublié si c'est en long ou en large ; cela arc fit fort rire, et l'on applique cette folie à tout moment ». Mme de Sévigné a raison d'ajouter ces derniers mots, car elle ne fit pas autrement en suivant les prescriptions de la princesse de Tarente (cf. dans ce livre le chapitre : Les confrères de Mme de Sévigné).

Plus récemment le Docteur Gruby soignait ses malades suivant les mêmes directives (cf. : Les Jardins de la Médecine, de F. Helme, op. citat.).

Mme de Sévigné dira plus tard, à propos de son petit-fils blessé

decin pour les autres, elle ne sait pas se soigner; et sa mère le lui dira sans ambage : « *Ma bonne, vous prenez soin de votre santé, comme la femme d'un colonel suisse* ».

Mais il n'y avait pas que la bonne société qui se mêla de médecine : des capucins (1), des curés, des bonnes sœurs, firent également « œuvre médicale ». Ainsi, les carmélites de la rue du Bouloi avaient bonne réputation même parmi les princes et princesses de sang royal, confiance que ne partageait pas toutefois le roi : « *Áh ! Ce sont les carmélites ? Je savais bien qu'elles étaient des friponnes, des intrigantes, des ravaudeuses, des brodeuses, des bouquetières, mais je ne croyais pas qu'elles fussent empoisonneuses !* » Cette diatribe n'empêcha pas la jeune Mademoiselle, qui devait devenir reine d'Espagne, d'aller les consulter pour une fièvre quarte.

Parmi les prêtres, le prieur de Cabrières s'était spécialisé dans la gynécologie (2). Ce « médecin forcé » (3) eut d'illustres clientes, entre autres la belle duchesse de Fontanges (4), fille d'honneur de Madame Henriette, se-

---

devant Philisbourg : « Mais il va bien, et a tout ce qu'un médecin pourrait lui ôter de santé, si on le mettait entre ses mains ».

(1) A cette époque, les capucins faisaient également office de sapeurs-pompiers.

(2) Maintes spécialités n'hésitent pas encore de nos jours à se placer sous l'égide respectable d'un abbé ou d'une sœur, soit pour traiter les troubles de la ménopause, soit pour remédier à une incontinence d'urine.

(3) Appellation que lui donnait Mme de Sévigné, faisant ainsi allusion à la comédie du « Médecin malgré lui. ».

(4) Née Marie-Angélique de Scorailles de Roussilhe ; sa fortune fut si rapide, qu'elle suscita bien des jalousies à la cour. On l'a dépeinte à tort, comme sotte et cupide. Le seul fait de répondre à Mme de

conde Madame. Le Roi distingua sa « beauté singulière », en fit sa maîtresse, érigea ses terres en duché, ce qui lui donna droit à un tabouret près du trône, lui accorda une pension de vingt mille écus, et donna à sa sœur aînée, religieuse de Saint-Benoît, l'abbaye de Maubuisson. De cette courte liaison naquit une fille qui mourut peu de temps après sa naissance ; les couches furent extrêmement pénibles, et la duchesse s'en remettait difficilement. Mme de Sévigné écrit à sa fille que le prieur de Cabrières la traitait (1) « *pour une perte de sang opiniâtre et très désobligeante, et dont ses prospérités sont troublées. Vous savez, ma bonne, tout ce que la fortune a soufflé sur la duchesse de Fontanges ; voici qu'elle lui garde une perte de sang si considérable (2) qu'elle est encore à Maubuisson, dans son lit avec la fièvre qui s'y est mêlée ; elle commence même à enfler, son beau vi-*

---

Maintenon, qui désirait la séparer du Roi : « Madame, vous me parlez de quitter une passion, comme on quitte un habit », dénote un certain à propos qui n'est pas sans esprit et sans élan du cœur. D'ailleurs, si nous pouvons ajouter foi aux lettres de Madame (in : Tome I, p. 198 et 390), « elle était belle comme un ange ; on ne pouvait rien voir de plus merveilleux. Elle avait le meilleur caractère du monde ». Saint-Simon et l'abbé de Choisy ont laissé un portrait plus sévère. Mme de Sévigné traduit bien les quelques pointes de jalousie ; elle en parle le plus souvent à mots couverts : « Mlle de Fontanges est d'une beauté singulière, elle paraît à la tribune comme une divinité (lettre à Mme de Grignan : 10 janvier 1680)... On dit qu'elle est triste de la mort d'une petite personne... Au bal de Villers-Cotterets, elle brilla par sa beauté et non par la danse, elle manqua à l'étiquette, mais cela ne déplut pas au Roy amoureux d'elle. Elle est fait duchesse (lettre à Mme de Grignan (6 avril 1680). On dit aussi que M. de Marsillac paraît avoir été mêlé à cette liaison » (in : Correspondance du comte Bussy-Rabutin, tome IV, p. 381 et 386).

(1) Lettre à Mme de Grignan (26 avril 1680).

(2) Lettre à Mme de Grignan (1<sup>er</sup> mai 1680).

sage est un peu bouffi. Voyez si l'état où elle se trouve n'est pas précisément contraire au bonheur d'une telle beauté ».

Le père de Cabrières obtient par ses remèdes un léger mieux (1) : « Mme de Fontanges revient demain. Voyez un peu comme le père est venu redonner cette belle beauté à la cour »... « Nous avons bien jugé du prieur de Cabrières (2) : c'est le médecin forcé. Cependant, Mme de Coulanges me mande qu'en faisant ses fagots (3), il a guéri Mme de Fontanges, où elle reçut d'abord publiquement une fort belle visite. Le Roy veut que ce prieur s'établisse à Paris ; il n'ira chez lui que pour revenir ».

Mme de Sévigné avait trop bien « jugé » du prieur ; « la belle Fontanges est retombée dans ses maux (4) ; le prieur va recommencer ses remèdes ; s'ils sont inutiles, il pourra bien retourner à ses fagots »... « Cette belle de Fontanges est toujours mal dans son mal ». Le prieur de Cabrières ne parvient pas à arrêter la métrite hémorragique de sa malade ; celle-ci commence à désespérer, et de sa guérison, et de l'affection décroissante du Roi (5). La médisance ne tarde pas à se montrer dans les menus propos de la cour, où la jalousie de plus d'un trouvera à s'apaiser dans cette « vengeance du sort ».

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (6 mai 1680).

(2) Lettre à Mme de Grignan (14 mai 1680).

(3) Allusion faite au bûcheron du « Médecin malgré lui ».

(4) Lettres à Mme de Grignan (25 et 31 mai 1680).

(5) Lettre à Mme de Grignan, 30 juin 1680 : « Mme de Fontanges pleure tous les jours de n'être plus aimée ; les grands établissements ne la peuvent consoler ».

Les sarcasmes ne manquèrent point de s'étaler au grand jour ; les mauvaises langues allèrent leur train. Chacun de dire à l'envie un mot méchant. Toutefois, le Roi lui fait une visite à l'abbaye de Port-Royal à Paris (1).

Mme de Grignan, sans doute quelque peu jalouse de la beauté de la duchesse de Fontanges, écrivit à sa mère, que « *Mme de Fontanges avait été blessée dans le service* », et celle-ci de répondre (2) : « *qu'elle l'est au point qu'on la croit invalide* » (3).

Chacun abandonne en effet la pauvre duchesse. Elle quitte Paris, pour Chelles ; seule Mme de Sévigné plaint cette jeune beauté qui « s'en va »... « *elle perd tout son sang* (4) ; *elle est pâle, changée, accablée de tristesse, méprisant sa rente et un tabouret, voulant la santé et le cœur du Roy, qu'elle n'a pas. Tout cela est si triste, qu'on en aurait pitié. Votre prieur de Cabrières a fait une belle cure ! Je ne pense pas qu'il y ait un exemple d'une si heureuse et si malheureuse personne* ».

La duchesse de Fontanges revient à Paris. Le Roi ira de moins en moins la visiter à Port-Royal où elle s'est retirée (5) : « *On dit que les visites ne se font plus que*

---

(1) Le Roi n'eut pas toujours autant de mansuétude vis-à-vis de ses maîtresses : du moins eut-il pour elles toujours beaucoup de déférence, dont son petit-fils aurait bien dû hériter. On se rappelle l'adieu indifférent de Louis XV à Mme de Pompadour, dont le cerceuil s'en allait par une pluie battante, de Versailles à Paris : « *La marquise n'aura pas beau temps pour son voyage* » (In : *L'esprit dans l'histoire*, d'Ed. Fournier).

(2) Lettre à Mme de Grignan (14 juillet 1680).

(3) Allusion faite à l'Hôtel des Invalides, construit par Louis XIV, en 1670.

(4) Lettre à Mme de Grignan (17 juillet 1680).

(5) Lettre à Mme de Grignan (22 septembre 1680).

*pour l'amour de Dieu ; c'est le contraire du temps passé* ». (1). Malgré la gravité de l'état de santé de la duchesse et la bonté naturelle de la marquise, celle-ci ne peut s'empêcher d'emprunter cet état d'esprit léger fort à la mode au XVII<sup>e</sup> siècle. Elle annonça sa mort à sa fille en ces termes : « *La belle Fontanges est morte* (2) : *sic transit gloria mundi* ». Ce que Mme de Sévigné omet de nous dire, c'est que la pauvre duchesse, après avoir connu tous les honneurs, sans toutefois les avoir recherchés, mourrait à l'âge de vingt ans (3).

---

(1) Lettre à Mme de Grignan (3 avril 1681).

(2) Lettre à Mme de Grignan (30 juin 1681).

(3) *La Gazette*, du 5 juillet 1681, rapporte que le 28 du mois de juin, la duchesse de Fontanges mourrait à Port-Royal, que son corps fut enterré dans l'église de ce monastère, et que son cœur fut transporté à l'abbaye Royale de Chelles (Maubuisson), dont sa sœur était abbesse.

## La Marquise de Sévigné en correctionnelle

---

L'article 16 du Code dit : « *Exerce illégalement la médecine, toute personne qui non munie d'un diplôme,...* prend part habituellement ou par une direction suivie, au traitement des maladies ou des affections chirurgicales, ainsi qu'à la pratique de l'art dentaire ou des accouchements, sauf le cas d'urgence avérée ».

Si cette « *dura lex, sed lex* » avait existé au XVII<sup>e</sup> siècle, la marquise de Sévigné, née Maire de Rabutin-Chantal, aurait-elle été poursuivie pour exercice illégal de la médecine ?

Le fait de donner occasionnellement un conseil à quelqu'un ne saurait constituer un délit. D'ailleurs, la loi est formelle sur ce point : il faut qu'il y ait non seulement récidive, mais « *habitude* ». De même, le fait de donner en cas d'urgence à son voisin deux grains d'ellébore, ou d'extraire sa dent branlante, ne saurait être répréhensible, bien que la loi soit muette sur l'étendue et la nature de ces « *urgences* ».

Mais c'est dans l'absence même de ces précisions que le législateur montrera sa réputation justifiée de sagesse, en analysant les cas plus que les faits. L'esprit de la

loi s'attaque surtout aux considérations motivant ces actes répétés (même s'ils sont gratuits), plutôt qu'au but poursuivi qui serait susceptible d'être masqué par un paravent fallacieux d'altruisme. L'aphorisme : « L'intention de donner vaut mieux que ce que l'on donne » contient ici, mais ironiquement, tous les éléments du procès.

Quelle affaire, si pareille mésaventure était survenue à Mme de Sévigné ! Quelle scriptorrée ce menu fait eut déclanché ! Quels qualificatifs, exclamations, attendus, considérant, pour la chose du monde la plus inouïe, mais la plus vraie, la plus monstrueuse et la plus logique, etc., etc. La lettre sur le mariage manqué de la Grande Mademoiselle en aurait été éclipsée. Et pourtant !

Après avoir relu et passé au crible légal ses lettres, le fait de « donner habituellement » des conseils a été plus que démontré ; et sur ce point, aucune contestation ne serait possible. Pouvons-nous, en tant que médecin et légiste, en déduire que Mme de Sévigné aurait été passible des tribunaux ? De plus, aurait-elle été susceptible d'être poursuivie pour diffamation envers le corps médical ?

A ces deux questions, et sans être juriste, il convient de répondre par la négative.

Pour la diffamation, nous serions mal fondés dans notre demande. De tout temps, la médecine et les médecins ont été critiqués, ridiculisés, chansonnés, sans que notre art et nous-mêmes ne nous en portions plus mal : les chiens aboient, mais la caravane passe. Nos pires

détracteurs oublient volontiers la peine qu'ils nous font le jour où leur santé leur donne de l'inquiétude. Je sais plus d'un athée repentí, et absout en vertu de la parabole chrétienne pleine d'à propos. La critique de la médecine représente au contraire la juste consécration et la loyale reconnaissance de sa raison d'être et de sa nécessité. Je n'irai point jusqu'à dire que la façon désinvolte avec laquelle Mme de Sévigné nous traita soit le gage patent de la valeur médicale de nos prédécesseurs au XVII<sup>e</sup> siècle, mais les comédies de Molière ont été seules responsables de ce discrédit en ne peignant que le côté pile de notre blason. Démolir est la portée d'un homme d'esprit, mais reconstruire ou même plus simplement continuer l'œuvre de ses prédécesseurs n'est pas l'apanage du dernier venu. Aussi, serions-nous mal fondés d'adresser des reproches à Mme de Sévigné, car elle sut quelquefois reconnaître nos mérites. Elle représente bien en cela l'esprit français qui critique tout, bien volontiers et en toute liberté, mais ne saurait souffrir d'un étranger la réflexion la plus anodine.

Quant à l'exercice illégal de la médecine, qui d'entre nous aurait le courage de lui en tenir rigueur ? Sans vouloir nous targuer aujourd'hui d'omni-science, ni trop pécher par excès d'humilité, il est équitable de reconnaître que nous avons fait des progrès depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, et que nous pouvons aisément guérir là où échouaient nos confrères d'alors (1). Pouvons-nous reprocher à certains esprits inquiets ou plus avertis, soit

---

(1) Un simple curettage aurait guéri la Belle de Fontanges (Cf : Les Confrères de Mme de Sévigné).

par besoin, soit par bonté, d'avoir tenté de sortir du cercle vicieux ne variatur d'une thérapeutique réduite, et chercher (malheureusement sans méthode) des voies nouvelles ? Nous jugeons avec le recul des années ; mais ce problème ne se pose-t-il pas encore chaque jour, lorsqu'une maman sent la mort rôder autour du berceau de son enfant ; ne dit-on pas « qu'elle ne sait plus à quel saint se vouer » ?

Aussi, le juriste ne doit-il juger que sur « l'intention » de notre « confrère », et alors, nous ne pourrons plus poursuivre Mme de Sévigné pour s'être imiscée dans notre art et d'avoir essayé de décrocher la lune pour donner la santé à sa fille et à ses amis.

Il lui sera donc remis.

En conséquence, attendu les raisons énoncées plus haut et à loisir, déboutons de la demande... sans condamner aux dépens...

---



## Conclusions

---

Nous croyons que le lecteur est maintenant convaincu de la richesse médicale des lettres de Mme de Sévigné. Si nous avons particulièrement insisté sur ce côté, c'est d'abord pour les besoins de la cause, ensuite pour exposer comment la bonne société se soignait à tort et à travers au XVII<sup>e</sup> siècle, ou était soignée par nos prédécesseurs, pour qui les chemins n'étaient pas toujours semés de roses avec des « patientes » aussi peu dociles que Mme de Sévigné.

Nous espérons avoir atteint notre but, en représentant la marquise, d'une part, comme le type classique du client qui daube à plaisir sur les médecins, sans toutefois pouvoir s'en passer, et d'autre part comme le personnage non moins typique du prosélyte impénitent et tenace de mille et un remèdes de bonne femme, tous plus merveilleux les uns que les autres, car c'est surtout en cela que se résume « l'œuvre médicale » de Mme de Sévigné. Aussi prompte à prôner urbi et orbi une recette « *capable de faire des miracles* », qu'à la vilipander en cas d'échec, sans que sa candeur ni sa foi en soient jamais rebutées. Certes, Mme de Sévigné ne manquait pas d'idées médicales, elle n'en avait même

que trop. Son esprit si actif donnait asile aux choses les plus contradictoires, les convictions les plus exclusives s'y logeaient tour à tour pour y régner tyranniquement jusqu'à ce que d'autres idées y prennent place, sans qu'aucun motif véritable présidât à ces changements étranges. Quand elle se moquait du malade imaginaire, elle ne voyait pas le miroir que tenait la main de Molière.

Tout en maltraitant les médecins, elle les consultait sans cesse, appliquait simultanément ou suivant son goût leurs prescriptions, en y ajoutant au besoin la sienne ou celle des capucins ou de ses amies. Aussi, tout le savoir médical de Mme de Sévigné a-t-il peu de valeur, et si nous nous sommes permis de la considérer comme « confrère », nous lui avons décerné ce titre en le prenant sous notre « bonnet médical » avec l'épithète restrictive : *in honoris causa*.

Mme de Sévigné n'était point dupe de ses élans ; elle se rendait parfaitement compte de ses réactions spontanées : « Hélas ! écrivait-elle à sa fille, *je change à toute heure, je ne sais ce que je veux ; c'est que je voudrais que vous puissiez recouvrer la santé ; il faut me pardonner si je cours à tout ce que je crois de meilleur, et c'est toujours sous le nom de bien ou de mieux que je change d'avis* ».

Combien avors-nous encore aujourd'hui de Mme de Sévigné ? Il y a dans chaque être humain un médecin, qui, s'il est ignorant, ne s'ignore pas. S'il est parfois possible de discuter avec plus ou moins de compétence un sujet banal, la médecine ne permet la discussion

qu'avec des connaissances solides, acquises par l'étude et la pratique. Rien ne peut remplacer certaines études préliminaires ; on ne peut se passer d'anatomie, de physiologie, de clinique, et, à défaut de ces bases, on voit les plus intelligents et les plus cultivés énoncer de grossières erreurs.

*Vu, le Doyen :*

*Vu, le Président :*

BALTHAZARD.

LAIGNEL-LAVASTINE.

*Vu et permis d'imprimer :*

*Le Recteur de l'Académie de Paris,*

CHARLETY.

---



## Index Bibliographique

---

- Les grands écrivains de France : Lettres de Mme de Sévigné ; nouvelle édition, par Ad. Régnier, Membre de l'Institut, Hachette, Paris, 1862.
- Lettres complètes avec notes et portraits. Paris, Didot.
- Lettres inédites de Mme de Sévigné, à Mme de Grignan, sa fille, publiées pour la première fois par C. Capmas, Paris, 1876.
- Mme de Sévigné and her contemporaries, London, 1841, par Anon.
- Histoire de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis, suivie d'une notice historique sur la maison de Grignan, par J. A. Aubenas, Paris, 1842.
- Les amoureux de Mme de Sévigné, par H. Badou, Paris, 1862.
- La Bibliothèque de Mme de Sévigné, par A. G. Baldy, Beauvais, 1848.
- Séviginianna, par P. Barral, Paris, 1756.
- Mme de Sévigné, par G. Boissier (portrait), Paris, 1887.
- Mme de Sévigné en Bretagne, par L. de la Brière, Paris, 1882.
- Eloge de Mme la marquise de Sévigné, par Mme de Blisson, Amsterdam et Paris, 1778.
- Eloge de Mme de Sévigné, par Ch. Gaboche, Paris, 1840.
- Mme de Sévigné historien, par F. Combes, Paris, 1885.
- Mme de Sévigné et sa correspondance relative à Vitré et aux Rochers. Recherches nouvelles sur les lieux, les faits, les personnages dont elle a parlé, etc., par C. Du-bois, ouvrage tiré à vingt exemplaires, Paris, 1838.

- Détails historiques sur les ancêtres, le lieu de naissance, les possessions de Mme de Sévigné (Dijonnaise), Paris, 1819, tiré en un nombre très restreint d'exemplaires, par C. Girault.
- Etudes sur Mme de Sévigné, par Gognal, Colmar, 1867.
- Mme de Sévigné : études, par G. Hugues, Paris, 1883.
- Mme de Sévigné, par A. de Lamartine, Paris, G. Lévy.
- Notice sur Mme de Sévigné (dans l'édition des œuvres de Mommerqué), par Mesnard, Paris, 1861.
- Mme de Sévigné, her correspondents and contemporaries, par la comtesse de Puliga, London, 1873.
- Mme de Sévigné, par Ad. Régnier, Membre de l'Institut, Edition de 1880, Paris.
- Extraordinary women their girlhood and early life, par W. Russel, London, 1890.
- Eloge de Marie Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, par A. H. Sabatier, Avignon, 1777.
- Portraits de femmes, par Sainte-Beuve, Paris, 1886.
- La famille de Mme de Sévigné en Provence, par de Saporta, Paris, 1889.
- Les gaillardises de Mme de Sévigné, par P. Lacour. :
- Eloge de Mme de Sévigné, par Mme Tastu, Paris, 1840.
- Mme de Sévigné, par Miss Tracheray, London, 1881.
- Mémoires touchant la vie et les écrits de Marie Rabutin-Chantal, dame de Bourbilly, durant la régence de la fronde, par C. A. de Walckenaer, 6 vol., Paris, 1842.
- Mme de Sévigné, par J. A. Walsh, Paris, 1842.
- Les Jardins de la Médecine, par F. Helme, Paris, Vigot frères, 1907.
- L'esprit dans l'Histoire, par Ed. Fournier, Paris, E. Dentu.
- Mémoires, par Conrard.
- Mémoires, par l'Abbé d'Arnauld.
- Histoire Amoureuse des Gaules, par le comte Bussy-Rabutin.
- Lettres d'Emmanuel de Coulanges à Mme de Sévigné.

La mort inquiète de Pascal, par le D<sup>r</sup> Léon Michelet, in *Esprit Médical*, Paris, 1931.

Lettres de Madame.

Correspondance du comte Bussy-Rabutin.

La Gazette, Paris, 1681.

Mémoires de l'abbé Choisy.

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                | Pages |
|----------------------------------------------------------------|-------|
| Avertissement .....                                            | 9     |
| Mme de Sévigné super-mondaine du XVII <sup>e</sup> siècle..... | 11    |
| Mme de Sévigné... « digna est intrare »... ..                  | 28    |
| Les « cliniques » de Mme de Sévigné .....                      | 47    |
| Les maladies de Mme de Sévigné .....                           | 69    |
| La santé de Mme de Grignan .....                               | 95    |
| Les mésaventures galantes du jeune marquis de Sévigné          | 101   |
| Les « confrères » de Mme de Sévigné .....                      | 119   |
| La marquise de Sévigné en correctionnelle .....                | 128   |
| Conclusions .....                                              | 133   |

---



